L'ART SACRÉ

Volume appartenant à la
BIBLIOTHÈQUE DU BULLETIN DES SOMMAIRES
(CENTRE INTERNATIONAL
DE DOCUMENTATION CLASSIQUE)
A retourner, 14, rue P. Déroulède
BOIS-COLOMBES (Seine)

Luriecq. Photo Veyrard.

REVUE
MENSUELLE

JANVIER 1939 Le N° : 4 Francs

POUR L'ACHEVEMENT D'UNE BELLE ŒUVRE

Les abonnés de *"l'Art Sacré"* ont lu avec grand intérêt l'article de M. Joseph PICHARD sur *"l'Église de Notre-Dame de la Trinité"*, à Blois (n° de décembre).

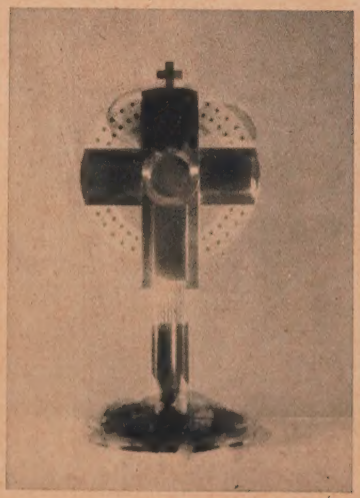
Les lecteurs de *"Temps Présent"* - de *"l'Aube"* (7-12-38) - du *"Figaro"* (même date) ont pu retrouver, sous des signatures différentes, des éloges non moins explicites *du bel effort de rénovation artistique* qu'accomplit actuellement le Directeur du *"Propagateur des Trois Ave Maria"*.

Cet effort contrarié par des obstacles de toutes sortes, notamment par l'augmentation des prix, *mérite d'être généreusement soutenu.* A défaut d'un Mécène, plus ou moins "doré" qui vienne contrebalancer par une large offrande la hausse considérable qu'ont subie les mosaïques et les vitraux, des souscripteurs bienveillants, amis de la Vierge et des arts, auront à cœur de contribuer, ne fût-ce que par une modeste obole, à l'achevement de ce "sanctuaire insigne" déjà si digne d'intérêt. Car «la prophétie en est aisée, nous aurons là, a écrit M. Maurice BRILLANT (Vie Catholique 29-1-38) un des ensembles les plus grandioses, les plus complets, les plus rares et les plus caractéristiques de l'art chrétien en notre siècle». A tous les souscripteurs, Sa Sainteté le Pape PIE XI a accordé d'avance la *Bénédiction Apostolique.*

Par la même occasion, nous recommandons aux Lecteurs de "l'Art Sacré" deux excellentes revues mariales populaires : **"Le Propagateur des Trois Ave Maria"** (Abonnement d'un an : 8 Fr.) et le **"Petit Propagateur des Trois Ave Maria"**, pour enfants (abonnement d'un an: 3 Fr. 50)

Adresse à retenir et à utiliser :

Monsieur le Directeur du *"Propagateur des Trois Ave Maria"*
BLOIS (Loir-et-Cher) c/c : 306-10, PARIS



J. PUIFORCAT
ORFÈVRE
131, Bd HAUSSMANN
PARIS (VIII°)

Aimez-vous les "bonnes choses"
achetez des Chocolats
L. Soleuvre
CONFISEUR-CHOCOLATIER
95, Avenue d'Orléans — PARIS

- **FOURNISSEUR** de la plupart des Collèges et Institutions en France et aux Colonies. (Spécialité pour la vente aux élèves).
- **ARTICLES** pour Cinémas paroissiaux, Ventes de Charité, Colonies de Vacances.

PRIX TRÈS AVANTAGEUX

Demandez Catalogue Général et envois d'échantillons gratuits.

TISSUS LITURGIQUES

Soieries pour Chasublerie

Cotonnades pour doublures

Lin pour Aubes et courtines

•

Liasse LITURGIA

Pour la SUISSE :

chez Carl ESCHKE

ZURICH, Peterstrasse, 1

•

Pour la FRANCE :

Chez LUSTIG

PARIS, 36, Rue Laffite

La Maison DESFOSSES

Tenue de Père en Fils depuis 1874

est spécialisée dans tout ce qui concerne le LUMINAIRE et la DÉCORATION de l'Autel.

Ses CIERGES CYLINDRIQUES pour Autels Modernes garantis sans coulage et de longue durée grâce à l'emploi du MANCHON REGULATEUR en verre transparent

Ses BRONZES et son ORFEVRERIE MODERNES

Ses NOUVEAUTES pratiques pour le Service de l'Autel.

Demandez le catalogue général à l'adresse suivante :

LES FILS DE CONSTANT DESFOSSÉS & Cie

18, Rue du Maréchal Joffre, NANTES (Loire-Inférieure)

L'ART SACRÉ

revue mensuelle

Fondateurs : G. MOLLARD, J. PICHARD, L. SALAVIN

Directeurs : P. COUTURIER, P. RÉGAMEY, Dominicains.

Rédacteur en chef : J. PICHARD.

AUX EDITIONS DU CERF,
29, Boulevard de Latour-Maubourg, Paris (VII^e^)
Téléphone : Inv. 23-86 Chèq. Post. : Paris 1436.36 S
Publicité : M. LECOMTE, 167, rue de Vaugirard (XV^e^)

ABONNEMENTS
France - Belgique, 1 an : **30 fr.** — Etranger : **50 fr.**

5^e^ Année **Sommaire** N° 37

RESTAURATIONS, MISES EN VALEUR, AMENAGEMENT D'EGLISES ANCIENNES

P.-R. REGAMEY. — **UNE EGLISE URBAINE, ST-MARTIN DE LAIGLE** 5

F. BOULARD et M.-A. COUTURIER. — **DEUX EGLISES DE CAMPAGNE** 10

LOUIS BARILLET. — **QUELQUES MOYENS DE CONSERVER LA VIE A NOS EGLISES RURALES** 15

BERNARD LOTH. — **ENQUETE SUR LES MAITRISES D'ENFANTS** 17

MARINA SCRIABINE. — **LE TRISTE SORT DES ORGUES DE PROVINCE** 20

CHRONIQUES

L'Exposition du Pavillon de Marsan 21

Exposition Maurice Denis 27

Marionnettes et théâtre religieux. - La mort de F. Engerand 28

Bibliographie. - Notes et informations 29

POUR TOUTES CONSTRUCTIONS RELIGIEUSES
CONSULTEZ...
LA SOCIÉTÉ INDUSTRIELLE D'ENTREPRISE GÉNÉRALE
30, QUAI du LOUVRE - PARIS - Tél. Gutenberg 36.88
RÉFÉRENCES : COUVENT D'ÉTIOLLES (S.-et-O.) - COUVENT D'YERRES (S.-et-O.) - NOMBREUX CHANTIERS DU CARDINAL - Églises et Chapelles de MM. H. VIDAL (voir n° Septembre de l'Art Sacré) J. REY. - P. ROUVIÈRE, etc., etc...

Calice et patène argent battu

nœud ivoire enchâssé d'argent

chiffre de la patène ramolayé

aux ATELIERS D'ART LITURGIQUE

M. CHERET

8, rue du Vieux-Colombier, PARIS (6^e^)

Eglise de Laigle. - Le baptistère réalisé par Louis Barillet dans la tour du XI[e] siècle.

UNE EGLISE URBAINE

Un des services que l'on attend de nous — on nous l'a dit souvent — est de montrer comment restaurer, mettre en valeur, aménager ces églises anciennes qui sont une part si précieuse du patrimoine chrétien et français et dont le clergé est le dépositaire. Rien ne vaut pour cela la réflexion sur des cas significatifs. Rappelons celui de Germigny-les-Prés (article de Pierre Divonne, en novembre 1937). En voici quelques autres fort probants dans leur variété.

L'ŒUVRE réalisée ces dernières années par M. l'abbé Girard, curé-doyen de Laigle, et ses paroissiens doit être citée en exemple. Voilà ce que, malgré la misère des temps, malgré la variété des points de vue et la crainte de l'incompréhension, on pourrait faire couramment dans les cas analogues, — à la satisfaction de tous.

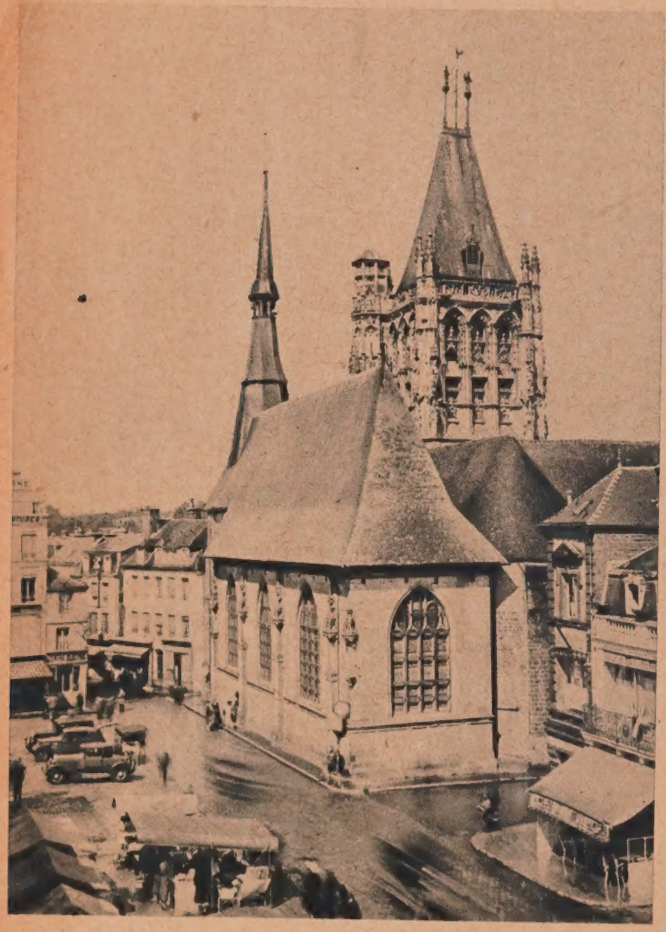
Laigle, sur la Risle, dans le département de l'Orne, non loin de Verneuil dont nous avons parlé (1), est une petite ville de 6.000 habitants. La principale église, dédiée à saint Martin, est un édifice composite qui, sans doute, ne mérite pas la célébrité des grands chefs-d'œuvre, mais qui nous touche comme tant de vieilles églises de chrétienté, plus particulièrement de France, où tout ce qu'ont apporté les siècles, antérieurs au XIX^e^, est harmonieux. Le petit clocher du XI^e^ et le chevet du XII^e^, bâtis en cette austère pierre de la région que l'on n'exploite plus, le grison, les deux nefs latérales du XV^e^ et du XVI^e^ siècles, l'énorme et charmante tour si fleurie, l'amusant chapeau effilé qui couvrit, je ne sais trop quand, le clocher du XI^e^, tout cela s'arrange très bien, parce que tout est sincère, plein de sève. Au dedans, la hauteur presque égale des trois nefs, de belles clefs de voûte pendantes, de nombreuses verrières des XV^e^ et XVI^e^ siècles, un magnifique retable du XVII^e^, ont un ensemble spacieux et recueilli, où l'œil est heureux, où l'imagination s'éveille, où le cœur s'ouvre. Bien entendu, le XIX^e^ siècle gâta cet ensemble en l'encombrant d'une pacotille hétéroclyte, en peignant les murs de ses motifs ridicules. On en prendra quelque idée en regardant de près les deux images des autels des bas-côtés que nous reproduisons en petit pour ne pas enlaidir nos pages. (page 7).

D'ordinaire, on renonce à rendre à une église sa décence, parce qu'on fait plus de cas du mécontentement de trois ou quatre fidèles attachés aux fâcheux éléments qu'il s'agit d'expulser, que du vœu d'un plus grand nombre. Vœu inconscient parfois, mais dont on s'aperçoit vite si l'on réalise ce qui est dans la nature des choses. On a toujours tort de sous-estimer le public, de trouver que le médiocre est ce qui lui convient. Plus nous voyons de cas, plus nous nous convainquons que les améliorations réussissent toujours. Sans doute, quantité de changements lamentables remportent-ils autant ou plus de succès que les bons; mais le succès de ces derniers est assuré, moyennant un peu de psychologie.

M. l'abbé Girard sut intéresser ses paroissiens à l'embellissement de leur église. Il l'entreprit d'accord avec les Monuments Historiques, avec des artistes comme Louis Barillet, qui est originaire de la région, avec cet homme d'un goût si averti et si vrai qu'est Maurice Brillant. Il expliqua peu à peu tous les changements, suppressions, innovations, dans ses prônes du dimanche, dans le journal mensuel de la paroisse, *l'Aiglon*, dans un petit livre qu'il consacra à son église. Petit livre érudit, et cependant compréhensible pour tous, très bien illustré, aux

(1) Article de Joseph Pichard sur N.-D. de Verneuil, dans « l'Art Sacré » de Janvier 1938.

jugements pertinents, qui est un modèle du genre (1). Le travail donné aux gens de Laigle, les ressources dues toutes à la générosité des paroissiens, y compris, on le devine, celles du Pasteur, contribuèrent aussi à faire vraiment de ces changements *leur œuvre*, comprise, aimée et dont ils ont la fierté la plus légitime. Leur Pasteur put leur dire à bon droit qu'ils avaient fait « de ce temple de prière un temple de beauté »,



et cet intérêt donné à la beauté fut pour le plus grand profit de la prière.

Quatre autels furent enlevés. Deux d'entre eux permirent de remettre en place, au bout des bas-côtés, deux autels du XVII[e] siècle, très jolis en eux-mêmes, qui accompagnent bien le maître-autel et dégagent les belles verrières qui les dominent. Dix-sept lustres de quincaillerie furent jetés à la ferraille; on en a gardé un petit nombre dont le cristal anime discrètement l'espace. Une dizaine de statues « Saint Sulpice » sont montées au grenier. Mais tout ce qui avait de l'intérêt est mis en valeur, si modeste que ce soit, tels cette Trinité, cette Vierge à la figue et ce Saint Jacques si sympathique.

On avait quantité de ces bâtons que les membres des confréries de charité portaient dans les processions; ils sont plus hauts que l'homme; on fixait au bout un cierge; M. Girard eut l'heureuse idée de les planter le long des piliers de son église, particulièrement dans le chœur, et de leur faire porter des lampes abritées des regards dans des coupes de métal et qui lancent leur lumière vers les voûtes. Ces bâtons terminés par leurs élégantes coupes dessinent comme une avenue, qui a beaucoup de noblesse et de simplicité, et cet éclairage, diffusé par des voûtes, maintenant propres et nettes comme les murailles, est fort doux. On doit avoir ainsi dans les débarras de bien des églises des objets de toutes sortes qui ont du charme et que l'on pourrait utiliser.

Les quatorze stations du chemin de croix, dont chacune pesait quatre cents kilos, ont émigré en une église qu'elles ne pouvaient déparer. Elles ont été remplacées par de petites plaques en pierre de Tonnerre, gravées par Louis Barillet, du ciment coloré en bistre remplissant les traits ou les surfaces creusées. Evidemment, ç'a été une chance pour Laigle d'être servi par un artiste dont le sens décoratif est aussi sûr. Mais, Dieu merci, les bons artistes ne manquent pas, qui peuvent insérer leurs œuvres dans l'ensemble varié sans disparate que les siècles ont composé. Beaucoup ont cet esprit inventeur, sans lequel on ne peut continuer le travail qui fut toujours un nouveau jaillissement.

L'orgue cachait une grande fenêtre sans vitraux, dont les meneaux n'existaient plus et qui avait besoin de réparation; on le coupa en deux, rangeant les deux moitiés, de biais, dans la profondeur de la tribune, et Barillet, avec ses collaborateurs habituels Le Chevallier et Hanssen, remplit la fenêtre restaurée d'un rutilant vitrail, représentant les huit tons du plain-chant; c'est une vraie musique pour les yeux. Son chatoiement où dominent les ors répond, vers l'occident, dans la lumière, aux ors du retable qui luisent dans la pénombre de l'abside.

Cette année même, Barillet a aménagé une chapelle des fonts dans la tour du XI[e] siècle. C'était un fourre-tout dont les murs étaient défoncés. Ils ont été refaits. On y avait ouvert une grande fenêtre; le gabarit de l'ancienne a été retrouvé et exactement restitué au dedans et au dehors. Un vitrail de Barillet y met le jeu éclatant de ses couleurs. Il représente saint Paul. On me dit: Des gens ne se font pas à ses pieds et à ses mains. « Il a l'air d'un brigand! » Il bénit. « Ses deux doigts sont bien trop longs ». Pourtant, on est content. On est saisi par cette évocation du grand apôtre qui n'avait certainement pas de charmes mondains. C'est si bon, pour l'art d'aujourd'hui, ce contact forcé avec le public, cette obligation d'être accessible. Barillet a encore exécuté les fonts, puissante cuve en marbre de Grèce, une mosaïque représentant le baptême du Christ et les grilles qui ferment la chapelle.

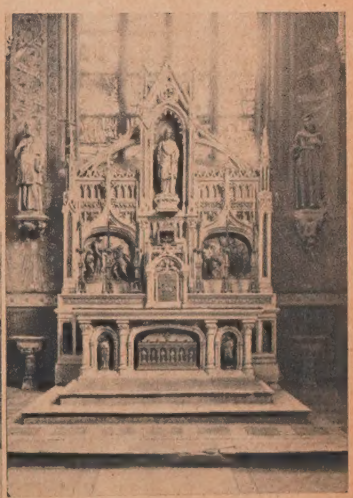
L'autel de la Sainte Vierge est aussi celui du Saint Sacrement. Son tabernacle, du XVII[e] siècle, gisait sous la poussière d'un grenier. M[r] l'abbé Girard fait remarquer à ce propos qu'il y a dans les débarras des presbytères et des sacristies quantité de pièces excellentes que les enlaidissements du XIX[e] siècle ont fait sacrifier et qui devraient reprendre leur service. A cet autel de la Sainte Vierge, c'est le fils de Louis Barillet, Jean, qui travaille. Il a donné les dessins de la table de com-

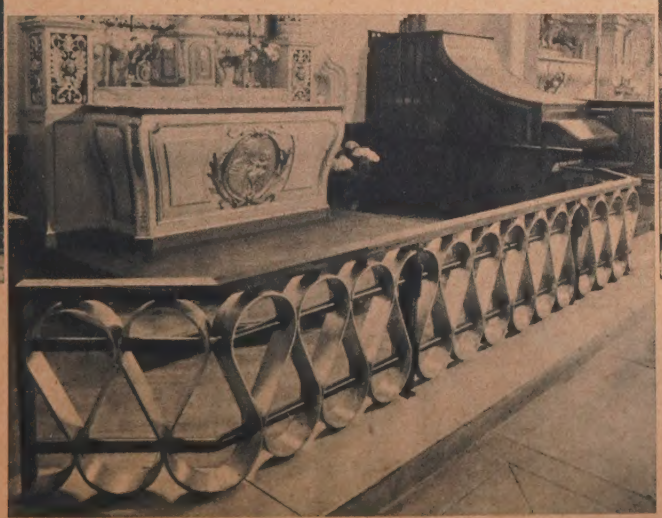
(1) P. Girard. Nos églises de Laigle, Saint-Martin, Saint-Jean, Saint-Barthélemy, 48 pages, 1936.

Le maître-autel de l'église de Laigle.

De part et d'autre, on voit ci-dessus les deux petits autels rétablis dans leur état ancien, à la place des deux autels monstrueux reproduits ci-contre. Remarquer les bâtons des confréries de charité servant à l'éclairage.

Ci-dessous : La table de communion de Jean Barillet (cuivre rouge, fer et ébène).





Sacristie de St-Martin de Laigle. Vêtements de Madeleine Barillet

munion, exécutée par des artisans de Laigle, et qui se continue devant le chœur voisin et l'autre chapelle latérale. Il a dessiné aussi les chandeliers et a fait ses débuts de sculpteur sur bois, en réalisant avec Paul Scordia de charmantes statues qui prendront place de chaque côté des deux autels, sur des fonds de tapisserie dont il a aussi donné les projets et qu'a tissés Mlle Karin Flyholm; on a pu voir un de ces petits ensembles, avec une console de cuivre sur laquelle repose la statue, à l'exposition du Pavillon de Marsan.

Madeleine Barillet a enrichi la sacristie de nombreux vêtements, dont nous avons déjà reproduit quelques-uns.

L'essentiel est fait. Le plus urgent maintenant serait de restaurer le portail, gâté par un affreux ciment. Si l'on en avait les moyens, je conseillerais de supprimer encore les ailerons qui ont été ajoutés de part et d'autre du retable du maître-autel. Ils ont un vague rapport de style avec lui, de sorte qu'ils ont l'air d'en faire partie et en gâtent les proportions. Il sera bon aussi de rétablir le couronnement de la tourelle qui abrite l'escalier de la grosse tour. On pourrait commander à de bons sculpteurs des statues pour les niches extérieures de l'église, vides depuis la Révolution. Il y aurait encore lieu à de petites retouches, telles que de supprimer le fond de l'aimable sainte Thérèse de l'Enfant Jésus de Desgrey, qui est un peu maigre. Il faudra surtout, quand on pourra, remplacer de lamentables vitraux par de belles verrières qui s'accordent avec les anciennes et les nouvelles. Mais, quant à l'essentiel, l'atmosphère de prière est rétablie. L'église a retrouvé sa décence. Il n'est personne qui y entre, qui n'en soit aussitôt frappé. Il faut mener à Laigle qui craindrait que le souci d'art fût une sorte de dilettantisme; il y apprécierait la valeur d'une réussite comme celle-là pour la vie spirituelle. Rendre sa décence à la maison de Dieu, cela suffirait. Mais en même temps on y attire les indifférents, on excite l'intérêt et l'amour que les fidèles lui portent, on élève dans l'homme et dans le chrétien le sens de sa dignité, on donne à la prière le milieu qui lui est favorable.

fr. P.-R. RÉGAMEY, O. P.

En haut : L'orgue et le vitrail de Louis Barillet, Le Chevallier, Hanssen : les 8 tons du plain-chant.

En bas : St Joseph et Notre-Dame de Lourdes, par Jean Barillet et Paul Scordia. Tapisseries exécutées par Karin Flyholm.

Deux églises de campagne

I. - Mauchamps

Cette petite église, qui s'est révélée si attachante lors de sa restauration, était restée dix ans sans messe, tellement elle était délabrée. L'eau s'engouffrait sur les voûtes par un trou énorme de la toiture; le lierre avait pénétré dans l'église par les trous béants des vitraux.

Les habitants de la région offrirent des produits agricoles, pour une vente de charité qui eut lieu à Paris et qui fournit le plus gros de la somme nécessaire, en février 1935. Les travaux commencèrent dès la belle saison, et le 4 août 1935, Mgr de Versailles pouvait présider la première messe dite dans l'église complètement restaurée.

On avait refait la couverture (la charpente, admirablement construite, était restée presque intacte malgré dix ans de pluie; une partie doit être du XVI[e] ou XVII[e] siècle), remplacé les vitraux défoncés, refait le jointoiement extérieur et sauvé l'admirable ensemble de boiseries. Ce sont les entrepreneurs ou artisans de mes paroisses qui ont fait ce beau travail, sous la direction d'un architecte, qui fut jadis enfant de chœur à Mauchamps.

Une belle réussite a été le sauvetage des boiseries, opéré par les menuisiers de St-Sulpice et Boissy-sous-St-Yon. On a sauvé tout ce qu'on a pu de l'ancien, parfois en remplaçant seulement la moitié intérieure des montants, pourrie par le contact avec l'humidité du mur.

Et patiemment, pendant trois mois, on a décapé ces mêmes boiseries, abîmées par plusieurs couches de peinture. Sur l'autel, il y avait près d'un demi-centimètre de couches superposées.

La décoration qui encadre le retable n'est que la restauration d'une jolie peinture du XVIII[e] siècle qu'on a retrouvée sous un badigeon plus récent. Détail touchant: c'est une artiste protestante, habitant une de mes paroisses, qui s'est offerte gracieusement pour effectuer ce travail délicat.

L'intérêt, à mon humble sens, de cette petite église du XV[e] réside surtout en ce qu'elle a conservé, absolument intact son habillement intérieur du XVIII[e]: bancs de la nef, banc d'œuvre, bancs des marguilliers de confréries, chœur, mobilier de la sacristie.

FERNAND BOULARD,

Curé de St-Sulpice-de-Favières.

Eglise de Mauchamps.

Photos André Durand.

II. - Luriecq

Une bonne surprise nous attendait dans ce petit village des montagnes boisées, encore douces, qui bornent au couchant la plaine du Forez et déjà annoncent l'Auvergne. On nous disait que le jeune curé avait, de lui-même et sans architecte, restauré son église, qu'il en avait débarrassé les murs de toute peinture, qu'il avait fait boucharder les pierres vénérables et passer à la potasse les vieux saints de bois : toutes choses inquiétantes.

Or nous avions tort de nous inquiéter : l'église de Luriecq, ainsi restaurée, est des plus charmantes et l'un des bons exemplaires de ce gothique forézien un peu tardif, lourd et dru, mais dont la lourdeur garde une sûreté de proportions, une netteté de formes souvent admirables.

L'église de Luriecq, comme beaucoup de ses pareilles, avait ses murs et ses voûtes recouverts des couches accumulées des badigeons de tous les siècles ; elle était encombrée de grands

Luriecq. - La nef dégagée. Photo Vevrard.

tableaux poussiéreux, de statues bariolées accrochées à tous ses piliers et enfin, munie d'un autel et d'une chaire sans aucun lien avec l'architecture. Sans parler de l'entassement des bancs et des chaises.

Monsieur le Curé pensa que l'on pouvait pourtant tirer de ce monument ancien quelque autre effet que la morne impression de ce désordre et de cet encombrement. On se mit à l'œuvre vers le début de l'année. Des membres de la Société archéologique du Forez, « la Diana », donnèrent quelques conseils, et c'est tout ce qui vint du dehors: on a travaillé entre soi: les maçons, les peintres, les tailleurs de pierre et les menuisiers sont ceux du village ou des environs. On mit à profit les journées d'hiver durant lesquelles on put donner à M. le Curé, à des prix merveilleux, les heures de travail dont il avait besoin; c'est ainsi le village qui a fait lui-même, comme autrefois, ce qu'il fallait pour la beauté de son église.

Les murs et les voûtes ont d'abord été débarrassés de leurs peintures et de leurs plâtras, patiemment décapés et grattés jusqu'à ce que la pierre elle-même réapparût partout, un fin granit un peu doré qui, du moins, dans les parties principales, est en bel appareil régulier. Puis les joints ont été soigneusement refaits en ciment teinté, et cela suffit à animer les murs.

Dans le chœur, le bras de la fenêtre d'axe avait été impudemment bouché: on l'a dégagé mais on s'est bien gardé de changer les vitraux dont les modestes décors géométriques sont d'un si joli ton et d'un dessin si bien accordé aux proportions de l'architecture.

Le grand Christ de bois a été débarrassé de toutes les couches de peintures qui avaient empâté ses formes. Les grands tableaux poussiéreux et inutiles ont quitté les murailles du chœur. Les statues de plâtre ont été placées dans les nefs latérales, où leur médiocrité est beaucoup moins gênante. Et l'église ainsi débarrassée, délivrée, s'est remise à « chanter », d'une voix pure, comme font toujours les choses, quand elles sont belles et simples.

Pour tout cela il n'a pas fallu beaucoup de temps, ni même beaucoup d'argent (moins de 30.000 francs nous disait M. le Curé). Mais il y a fallu ce qu'aucune richesse et qu'aucun

science ne remplacent : l'humilité et le respect devant les travaux du passé, le goût, l'amour des choses vraies, des matières authentiques, l'horreur du clinquant et de tout ce qui « fait riche »...

Cette modeste réussite appelle quelques réflexions : D'abord parce qu'elle n'est encore que partielle : à notre seconde visite, l'impression fut tout de suite moins bonne. Dans ce monument redevenu, en lui-même, harmonieux, quelques fausses notes rompaient déjà l'accord. M. le Curé n'a pas pu faire tout ce qu'il voulait : Pour les raisons que l'on devine, il avait fallu replacer des lustres électriques bien fâcheux, et même à leur nouvelle place, plus modeste, certaines des statues de plâtre demeurent désagréables. Il a bien fallu aussi remettre des bancs un peu partout et se résigner, provisoirement, à ce grand autel de marbre qui gâte l'architecture du chœur. Toutefois on a de bonnes raisons de penser que l'autel primitif, plus petit, existe encore, engagé dans la masse de l'autel actuel et qu'il suffira donc un jour de l'en dégager pour rendre au chœur toute sa beauté.

C'est qu'en effet l'harmonie d'un monument ancien tient beaucoup moins à *l'unité de style* qu'à l'unité profonde des proportions et des formes. Il importe très peu à cette harmonie qu'il y ait un autel « roman » dans une église romane, mais un autel et une chaire disproportionnés ou de matière insolite peuvent suffire à fausser toute l'architecture. Il y a ainsi des édifices semblables à des instruments de musique désaccordés : ils chantent faux en dépit d'éléments excellents, parce qu'on y a introduit tels autres éléments, autel, chaire ou statues, qui sont proprement des « éléments de désordre ». Et, avant toute restauration, c'est eux qu'il faudrait, d'abord, faire disparaître.

Soyons donc sévères pour tout ce qui vient ainsi *désaccorder* un monument. Et pourtant méfions-nous aussi des étroitesses de notre goût. Souvent on sacrifie à une idée simpliste, à un goût très rudimentaire de *l'unité* architecturale, des choses charmantes. Rien n'en demandait la disparition. Nous vivons en un temps de dureté et de tension où l'on veut ignorer que l'âme des enfants de Dieu souvent a bien besoin aussi d'être charmée...

Des grilles Louis XVI de la Cathédrale d'Amiens, Rodin disait : « les grilles d'Amiens font avec ce monument gothique une parfaite harmonie. Comme toutes les belles choses sont toujours d'accord entre elles ! » Tout près d'ici, dans l'église nouvellement restaurée aussi de Saint-Hilaire, comment ne pas voir que l'autel défait toute l'harmonie du chœur, alors que la chaire du XVIII[e] s'accorde parfaitement à cette architecture romane qu'on vient de rétablir avec tant de soin.

Autre remarque encore : il ne faut pas gratter n'importe comment les murs des vieilles églises ; d'abord parce que ce n'était peut-être pas l'idée des anciens que la pierre fût nue. Cela va à notre goût moderne des formes nettes et très dépouillées, mais les anciens aimaient la couleur et le décor bien plus que nous : ils en mettaient presque partout.

D'où nous vient encore une nouvelle raison d'être prudents et modérés quand on décape un mur : sous les badigeons récents on retrouve assez souvent les restes de peintures religieuses fort anciennes et qui, même dégradées, demeurent précieuses.

L'église de Lurlecq avant sa restauration.

« A St-Hilaire, l'autel défait l'harmonie du chœur, alors que la chaire du XVIII[e] siècle s'accorde parfaitement à cette architecture romane ».

Autre grosse question: le mobilier usuel. Quand on a bien restauré l'architecture d'une église, rétabli ce qu'on pouvait de l'état primitif et dans cette église vide joui quelques jours de la pureté de sa beauté — si ensuite on y a replacé tout le mobilier indispensable, la chaire, l'harmonium, les chaises et les lustres, on s'aperçoit soudain que le charme à nouveau s'est envolé. C'est qu'en effet, les églises d'autrefois, et donc leurs proportions et leurs formes n'ont pas été conçues pour tout ce mobilier. Dès lors, quand nous l'y mettons, nous altérons forcément pour l'œil, la proportion et le caractère du volume intérieur de ces édifices. Or ce mobilier est, à peu près, inévitable. A tout le moins, faudrait-il donc, alors, prévoir des emplacements précis et puis des espaces libres, dégageant les lignes essentielles de la construction, avec les perspectives qu'elles appellent. Il faudrait ainsi dégager le bas des murs et des piliers, certains angles et certains appuis de la construction, se garder de mettre des statues ou le chemin de croix sur les colonnes. Alors le regard, sans exiger que l'édifice soit entièrement dégagé, percevrait au premier coup d'œil, tout l'essentiel de ses proportions et de son harmonie. Alors cette architecture pourrait parler à l'âme.

Tels sont les réflexions et les vœux que suscitent d'heureuses réussites comme celles de l'abbé Reymondier à Luriecq. Elles sont un exemple de ce que peut faire, de ce que doit faire le clergé un peu partout: il a entre ses mains le dépôt d'une des parts les plus précieuses, les plus émouvantes du patrimoine artistique de l'Occident. Disséminés dans nos campagnes, d'humbles trésors demandent notre respect et notre amour pour demeurer bienfaisants.

fr. M.-A. COUTURIER, O. P.

Quelques moyens de conserver la vie à nos églises rurales

Le retable d'Infreville (Eure), qui avait été badigeonné en « bronze ». Le fond vert s'harmonise maintenant avec lui et avec les beaux vitraux anciens.

Comment peut-on conserver et mettre en valeur la richesse monumentale de nos provinces françaises? C'est un problème d'actualité.

Sans doute l'Etat, par l'organisme compétent et très dévoué des Monuments Historiques, fait l'impossible pour maintenir en état et contrôler les édifices qui présentent un intérêt de premier ordre.

Un budget limité et qui ne peut malheureusement s'élargir, est consacré chaque année à ces conservations; c'est donc aux initiatives particulières qu'il appartient et appartiendra de plus en plus de trouver des solutions appropriées.

Notre domaine monumental vieillit, s'use, et dans bien des cas, sa disparition est acceptée comme le résultat d'un fait inéluctable; les familles sont dans l'obligation d'abandonner à la ruine ou à la destruction leurs châteaux, car l'Etat ne peut tous les acquérir.

Présentement, beaucoup d'édifices secondaires du culte ne sont plus utilisés par les fidèles, les curés eux-mêmes ont disparu, la vieille église n'est plus qu'un encombrement pour

la municipalité, quand celle-ci veut bien se souvenir de sa présence.

C'est un fait, le désintéressement des villages pour leurs édifices cultuels est réel et très inquiétant; c'est un capital de valeur intrinsèque, de charme, de poésie, de vitalité, qui s'en va, goutte à goutte.

Il est des moyens de lutter contre cet état de choses, et ceci regarde, comme je l'ai dit, les initiatives privées.

Je voudrais, à titre d'exemple, présenter quelques moyens qui ont fait leur preuve, méthodes simples, relativement peu coûteuses, sinon en activité et en persévérance, et qui sont susceptibles d'insuffler une vie nouvelle à nos campagnes.

Voilà une quinzaine d'années, Georges Creste, avec MM. Henri Tournouer et Paul Romet ont fondé « l'association de protection des édifices ruraux de l'Orne ». Par une notice illustrée que j'ai sous les yeux, je constate les excellents résultats, mais modestes encore, qu'ils ont obtenus. L'on connaît la campagne de M. Engerand qui a fait sortir des greniers et des voûte, une admirable statuaire normande ignorée. Que n'a-t-il pu aussi ouvrir les tombes d'un certain cimetière où, avant le mort, l'on enterrait des statues anciennes jugées encombrantes!

Je veux insister sur les méthodes totalement objectives, — toute littérature en est absente, — qui ont permis dans un autre département, à Marcel Delaunay d'agir si efficacement par l'organe de la « Société des Monuments et Sites de l'Eure » dans une région qui paraissait assez indifférente à ces tentatives.

Cet homme infatigable que rien ne rebute ni arrête, a voué sa vie d'artiste (il est peintre) à la restauration, à la mise en valeur non seulement des édifices et à leurs dépendances mais encore à la préservation et à l'aménagement des sites et des routes. Il a fallu à Delaunay une bonne dose d'enthousiasme personnel pour le communiquer ensuite petit à petit à 35 délégués cantonaux, prêtres ou laïques, acquérir la confiance de la Presse régionale qui, de ce fait, est devenue plus vivante, car elle accepte les discussions qui se déclarent dans chaque commune et elle ne ménage pas les figures opposantes, ridicules ou inactives.

J'ai sous les yeux le compte rendu d'une année d'activité de la société: 497 cas ont été présentés et un très grand nombre ont été résolus. Ces cas sont les plus divers et c'est un amusement de les suivre. La généralité concerne les petites églises, leur propreté intérieure et extérieure, les réparations du gros œuvre, le sol, la réparation des retables, des tableaux, des vitraux, du mobilier, et il n'oublie pas l'entretien des cimetières; les plantations qui sont susceptibles d'améliorer les silhouettes de l'édifice ou cacher des verrues importunes.

Il demande l'entretien des routes d'accès, fait signaler les villages et les monuments sur la dérivation des routes nationales, etc...

Bien sûr, ce n'est pas par des arguments d'ordre sentimental qu'il commence sa besogne, les désirs qu'il cherche à éveiller chez les habitants sont souvent de l'ordre le plus positif; ou bien c'est le confort qui est recommandé, ou bien l'attrait possible du visiteur qui sera satisfait et s'attardera en dépensant. Quand la grosse besogne est faite, il parlera de l'histoire, des souvenirs qui attachent les habitants à leur église et pour beaucoup c'est une révélation. En somme, c'est une besogne d'urbaniste que Delaunay s'est tracée.

S'il a travaillé pour un village, il a bien aussi œuvré pour le touriste: les « hostelleries », et pour cause, n'ont plus le même attrait que voilà quelques années, les touristes aiment un autre aliment, pas tous évidemment, mais un grand nombre ont des désirs d'esthètes, au moins en formation, et il s'en trouve parmi eux qui savent prendre en affection un monument et lui venir en aide.

Je crois bien que l'avenir des monuments ruraux français est en partie entre les mains du tourisme. Pourquoi un organisme aussi puissant que le Touring-Club ne s'intéresserait-il pas effectivement à cette cause? Ne pourrait-il obtenir de l'Etat qu'un léger pourcentage, prélevé sur les impôts considérables que la vente de l'essence donne à l'Etat et que l'entretien des routes n'absorbe pas, soit utilisé pour encourager les municipalités qui ont le bon vouloir d'entretenir leurs monuments? Des subventions, qui ne seraient pas entachées de buts politiques, pourraient aider les budgets locaux. Simple suggestion.

Je reviens au groupement modèle du département de l'Eure.

Quand l'indispensable est terminé, Delaunay affine son œuvre. Dès maintenant, plusieurs églises ont été, par son initiative, mises en valeur dans leur ensemble et par les détails. Une équipe d'architectes, d'artisans (des Rouennais), sait mettre en valeur le mobilier, les statues; ce n'est pas absolument une œuvre d'archéologues qu'ils font, et ce n'est pas nécessaire, mais œuvre de bon goût.

J'ai souvenir du retable d'Infreville, œuvre superbe, en bois, du XVIII[e] siècle qui avait été badigeonné en « bronze » et qui se présente maintenant en bois uni sur un fond blanc et vert fort bien harmonisé. Sans grand effort, voilà un chœur d'église (contenant quelques vitraux anciens), qui est devenu délicieux. Et pour réaliser ces travaux, il suffit de budgets généralement bien modestes.

Les exemples se développent et le diocèse de Rouen s'anime à son tour, témoin l'église de St-Martin-aux-Buneaux qui se restaure dans son mobilier et devient confortable, par le fait de son curé et de l'équipe rouennaise.

Soit par des initiatives ayant une forme collective et très agissante, comme je viens d'en citer un cas, soit par les désirs de curés, hommes de goût, qui savent choisir des équipes éduquées, les édifices de nos campagnes reprennent une vie ou au moins ménagent l'avenir en attendant la restauration d'une activité qu'une natalité encouragée saura réveiller, et que, par une même conséquence, se développe une vie spirituelle et esthétique.

LOUIS BARILLET

ENQUETE

SUR LES MAITRISES D'ENFANTS

Nous reprenons la publication de la grande enquête méthodiquement menée par M. Bernard Loth auprès des Maîtres de Chapelle de France. Nos lecteurs ne nous en voudront pas de la leur donner en petits caractères: nous n'avons rien voulu couper dans ce volumineux dossier où tout est d'un intérêt si pratique.

Une première série d'articles a présenté un voyage de la Manécanterie des Petits Chanteurs à la Croix de Bois en Amérique (« Art Sacré », novembre 1935), quelques principes généraux sur la question des Maîtrises d'enfants (décembre 1935), quelques monographies historiques (mars et mai 1936). Et nous étions entrés avec Dijon (février et mai 1937), qui en domine l'ensemble, sur le domaine des maîtrises de cathédrales.

Nous commençons aujourd'hui, sur ces dernières, une deuxième série basée sur 37 dossiers fort intéressants reçus des régions les plus diverses de France. Certains maîtres de chapelle, et nous le regrettons vivement, sont restés sourds à nos appels. Tous les groupes n'ont pas la même valeur artistique. Nos documents sont plus ou moins récents (certains remontent à deux ou trois ans). Nous n'en avons pas moins réuni une somme de renseignements dont toutes les incidences aboutissent à des données absolument sûres, à des conclusions — plus tard — sur les obstacles et remèdes, très certaines.

Nous étudions les groupes d'après leur condition ou leur genre de recrutement, les méthodes en dépendant : maîtrises de cathédrales ou autres maîtrises ; dans le premier cas : écoles spéciales, petits séminaires, ensembles se recrutant à ou hors l'école libre ; dans le second, patronages, écoles spéciales, groupes paroissiaux parisiens.

MAITRISES DE CATHEDRALES

A. ECOLES SPECIALES

Albi (Maître de chapelle, M. Corbières). Autun (Chan. Germain). Dijon (Mgr Moissenet, 1895-1930, J. Samson depuis 1930) (1). La Rochelle (Chan. E. Rudelin). Lille (Abbé A. Devémy). Metz (Abbé Villier). Paris (Chan. Merret). Rouen (Abbé Delestre).

Dans certaines conditions, l'école spéciale (internat ou externat, ou les deux ensemble, presque toujours école préparatoire au Petit Séminaire), forme certainement le terrain le plus favorable en soi au développement d'une maîtrise (2). La plupart des plus célèbres maîtrises revêtent cette forme.

(2) La condition primordiale est que le recrutement tienne sévèrement compte des dispositions et des goûts musicaux de l'enfant, que l'institution soit un groupe d'enfants musiciens chanteurs à qui l'on fait faire des études, et non un groupe d'enfants quelconques, ou même ayant seulement de la voix, venant là comme en toute autre maison pour faire leurs études et qu'on essaie de faire chanter tant bien que mal. Cela paraît une « lapalissade » Et pourtant nous connaissons des cas d'écoles spéciales qui, au point de vue musical ont échoué ou dont le résultat, de l'aveu même de leurs fondateurs, est restreint, parce que, évidemment, la condition susdite n'est pas réalisée. L'échec ou le demi-succès d'une fondation de ce genre peut avoir d'autres raisons Celle-là en tous cas, est presque toujours cause d'impuissance.

(1) Voir nos deux articles sur Dijon Nous n'en parlerons ici qu'incidemment

LA MAITRISE, AME DE LA CATHÉDRALE

Nous ne nous attarderons pas à évoquer le poétique tableau de la vieille maîtrise, blottie à l'ombre, aux flancs mêmes de l'antique cathédrale. Le cadre pourtant importe ici, comme ailleurs, et donne à l'école spéciale, déjà, sur toutes les autres formes, une supériorité incontestable. Autun s'y complaît particulièrement : « Une jolie cour en terrasse, bordée de tilleuls... De tous côtés, les regards se reposent sur de belles choses. C'est, tout près, la vieille tour de Saint-Léger qui découpe sur le ciel sa masse carrée et semble veiller encore à la sécurité de la ville ; ce sont les bâtiments en bordure de la cour qui étalent avec simplicité, dans leur souriante vieillesse, la grâce décorative du XV[e] siècle ; c'est, au cœur même de la maîtrise, la belle ogive du XIII[e] siècle, seul reste de l'église Saint-Nazaire, monument grandiose qui, pendant des siècles, essaya de s'édifier et qui, achevé, eût éclipsé la cathédrale actuelle ; c'est enfin, dominant toutes ces reliques d'art, la flèche élégante de Saint-Lazare qui s'effile sur le ciel, blanche le matin, mystérieuse le soir, promenant en rond son ombre dentelée et marquant chaque jour dans le cercle ainsi tracé les bornes d'une terre sacrée ». (« La Maîtrise d'Autun », par l'Abbé Vieillard)

L'un des buts essentiels de ces écoles, auquel tout peut être dans une certaine mesure subordonné, est le service des cérémonies. Les maîtrisiens « entourent l'Evêque de leur piété, de leur innocence ; ils sont auprès de lui comme les angelots du bon Dieu... Ils apportent au Chapitre leur jeunesse et leur

vie expansive. Petits clercs et vénérables chanoines mêlent leur vie, leurs prières, leurs chants au même foyer de la cathédrale, pour la gloire du même Dieu, pour le bien du même diocèse... Ils sont la joie de la Cathédrale... Ils sont sa vie... » Elle a pour eux « une âme qui vibre, qui parle, qui chante » (Mgr Chassagnon, discours du 16 juillet 1923).

C'est, Lille l'avoue, pour remédier à ce manque d'âme qui résultait de l'absence d'une maîtrise, que furent jetés, en 1893, les fondements de Notre-Dame de la Treille : « On s'est proposé de relever les cérémonies du culte par des chants mieux exécutés et de rendre plus belles nos fêtes liturgiques ».

1. LA MAITRISE AU CHŒUR, LE RÉPERTOIRE

a) LE CHANT GRÉGORIEN

Longtemps, jadis, les quelques enfants qui formaient les maîtrises pouvaient donner leurs soins exclusifs à l'exécution du chant grégorien, seul chanté.

La tradition grégorienne se maintient. Metz y insiste : « La maîtrise cultive avec amour et vénération le chant grégorien. Elle apporte tous ses soins à en préparer une exécution aussi parfaite que possible, aux grands jours de fête comme aux dimanches les plus ordinaires de l'année. Le chant d'un simple Kyrie de l'Avent exige autant de perfection que les joyeuses vocalises de l'Alleluia de Pâques ». Dijon exécute tout l'ordinaire grégorien des offices (1). Albi travaille surtout le chant grégorien. Autun y consacre la moitié des répétitions et chante intégralement le propre chaque dimanche, avec le grand Séminaire « comme dans un monastère bénédictin ». Rouen, un ou deux cours sur six. Lille, une heure sur quatre.

Nous proposons ces exemples, les premiers surtout.

L'expérience nous a prouvé que l'Alleluia de Pâques bien chanté et bien interprété par un petit groupe de jolies voix d'enfants, pouvait rivaliser, même devant un public moyen, avec les plus hautes compositions polyphoniques. L'école spéciale, disposant de moyens plus favorables, peut être tentée de porter trop exclusivement son effort vers la polyphonie, ou de trop compter sur la fausse facilité du chant grégorien, de n'y point consacrer assez de temps, de l'improviser plus ou moins. Il y a entre la voix d'enfant et ce chant une correspondance particulière au double point de vue artistique et pratique. Il y a les pièces de moyenne et de grande difficulté (ces dernières peuvent être confiées à des groupes plus restreints et plus capables). Nous croyons que toute école spéciale, en partageant convenablement son temps, peut, plus que d'autres, arriver à donner au chant grégorien la place qui de droit lui revient dans les cérémonies liturgiques, grandes et petites, et n'en point faire un ennuyeux déchiffrage à faire avaler aux auditeurs avant ou après les pièces polyphoniques, mais, lui aussi, à sa façon, un élément d'art et de beauté.

En droit (1er chant de l'Eglise, historiquement et logiquement), et en fait (valeur pratique pour des enfants), le grégorien devrait avoir dans nos maîtrises d'enfants tout spécialement, la primauté sur tout autre chant. En fondant, en évoquant une maîtrise, la pensée moderne se porte sur des enfants chantant du Palestrina. L'histoire, la logique, l'esprit pratique devraient, au contraire, concourir à la porter avant tout sur la phalange d'aubes blanches laissant fuser au long des piliers antiques et dans la profondeur des voûtes l'incomparable et pénétrante pureté de ces mélodies homophones, si souples, si vraies, si proches des résonnances d'âme, quand on les comprend, quand on les aime, quand on y cherche ce qu'elles contiennent, non encore pliées aux sévères disciplines, aux règlements souvent un peu tyranniques du contrepoint et de l'harmonie, qu'ont entraîné peu à peu l'isochronisme, au fond un peu pauvre et simpliste, du temps fort et de la mesure (2).

(1) Voir « Art Sacré », février 1937, pp. 51-52.

(2) Nous ne pouvons ici qu'effleurer cette vaste et intéressante question. Au fur et à mesure que l'évolution musicale s'est enrichie au point de vue contrapontique et harmonique, instrumental aussi, elle s'est appauvrie au point de vue modal et rythmique. Il y eut du reste relation de cause à effet entre ces divers ordres de phénomènes. L'art moderne revient à une plus grande variété de modes et de rythmes, allant jusqu'à la polytonalité et la polyrythmie. N'y a-t-il pas en cela comme un regret de ces trésors abandonnés ? Qui sait si l'avenir ne nous réserve pas une merveilleuse fusion entre les richesses du passé (monodie) et les découvertes modernes (polyphonie) ?

b) LA POLYPHONIE ANCIENNE ET CLASSIQUE

Josquin, Van Berckem, de Lassus, Palestrina, Viadana, Ingegneri, Vittoria, Aichinger, tous les grands maîtres (en ce qui concerne Dijon, cf. nos deux articles sur cette maîtrise), Bach, Haendel, Beethoven, Mozart, Haydn, Hummel, Schubert, Weber, Cherubini, figurent aux programmes que nous avons reçus.

c) LA POLYPHONIE MODERNE ET CONTEMPORAINE

Metz « bannit impitoyablement de ses programmes toute musique religieuse qui, étrangère à l'église, est à sa place au concert, telles certaines compositions, par ailleurs remarquables, d'un Th. Dubois, d'un Ch. Gounod (3) ou d'un C. Franck. En appuyant son jugement sur les appréciations d'autorités indiscutables, elle choisit les œuvres de différentes écoles contemporaines qui ont su réellement soumettre leur inspiration aux prescriptions ecclésiastiques ». Metz fut chargée de la plus grande partie du programme musical du Congrès liturgique de 1922, organisé par l'Association française de Ste-Cécile, fondée à Strasbourg en 1921, et consacré à la Nouvelle Ecole française. M. Gastoué y parla, avec exemples à l'appui, de la musique religieuse française contemporaine.

Le relevé des noms figurant aux quelques programmes de maîtrises que nous avons sous les yeux en dira plus que tout commentaire : Alain, Berthier, A. Bourdon, Caplet, Dupré, Franck (Offertoires), Gounod (Messe chorale), de la Tombelle, J. Moissenet, de Montrichard, Paladilhe, Panel, Paray, Perosi, Perruchot, Saint-Requier, Saint-Saëns, Samson, Déodat de Séverac, L. Vierne, Widor. Liste évidemment incomplète et diverse, mais contenant queqlues-uns des témoins actuels de la grande tradition.

Le grand malheur est la déchristianisation de la masse. Les musiciens sacrés furent longtemps les seuls porte-flambeaux, ou à peu près, de la musique tout court. Trop de génies actuels se désintéressent de la musique d'église ou ne sacrifient qu'au genre oratorio. Où se trouve la suite de l'Ave de Mouton, de la messe « O Magnum Mysterium », du « Diffusa est » de Panini (nous choisissons à dessein des exemples parmi les plus simples de ligne) ? Rechristianisons les masses et la religion retrouvera ses poètes...

Notons aussi le rôle très important des éditeurs. Peu de groupes peuvent se payer le luxe de l'inédit, exception faite des œuvres composées par les chefs de groupes eux-mêmes. La plupart des grands génies passés furent des maîtres de chapelle composant simplement pour leur maîtrise. L'édition suivait, plus ou moins tôt, et probablement tard, croyons-nous, étant donné les difficultés à vaincre à cette époque. Mais ici, nous nous heurtons à d'autres points de vue. Avec la déchristianisation le plus gros obstacle n'est-il pas dans les difficultés économiques et la nécessité où se trouve l'éditeur, pour vivre, de ne penser qu'à

(3) La brochure à laquelle nous empruntons cette citation distingue elle-même deux Gounod (p. 24, note 1 : « Revenu à une meilleure compréhension du rôle de la musique à l'église, Ch. Gounod écrivait le 16 novembre 1892 à Ch. Bordes ces lignes très significatives : « Il est temps que le drapeau de l'art « liturgique remplace, dans nos églises, celui de la cantilène « profane, et que la fresque musicale proscrive toutes les gui« mauves de la romance et toutes les sucreries de la piété, qui « ont trop longtemps gâté nos estomacs (« Tribune de Saint« Gervais », p. 4) ». Et ici même (octobre 1935), M. Samson citait le Gounod de la Messe chorale comme montrant la voie.

ce qui peut se vendre vite et bien ?... De tout temps l'œuvre posthume a joué son rôle (Franck). Et qui pourrait prouver que certaines œuvres, nous n'osons dire certains talents, voire même certains génies, ne sont pas restés inconnus du grand public faute d'édition ? N'y aurait-il pas un coup de sonde fructueux à jeter dans ce domaine de l'inédit en vue de l'édition, sans laquelle rien d'important dans ce sens ne peut être fait.?

Si la majorité des grands compositeurs ont délaissé la musique liturgique, n'est-ce point aussi par suite de la déficience des interprêtes, et spécialement des maîtrises d'enfants ? Au point de vue musical, nos maîtrises, à très peu d'exceptions près, si on les compare avec les richesses d'éléments que l'on trouve dans nos grandes chorales et nos grands orchestres de concerts, ne sont plus en mesure de retenir l'attention de la critique et du compositeur. Et les quelques-unes qui défendent encore le drapeau ne sont pas en assez grand nombre pour offrir au compositeur et à l'éditeur un champ d'action suffisant. Nous venons de voir tout près de nous un des premiers compositeurs de notre temps, devant le résultat musical obtenu par un groupe d'enfants chanteurs, composer pour eux, comme le baron Gevaert composa son chant du cygne, sa messe « Puer natus est » à trois voix égales, pour la Maîtrise de Lille. Ce n'est malheureusement que trop rare.

Mais nous croyons qu'avec le retour des masses et donc des grands artistes, à la foi et à la foi liturgique, avec les facilités nécessaires données à l'édition, le relèvement des maîtrises, en particulier des maîtrises d'enfants, et surtout des maîtrises d'enfants sous forme d'écoles spéciales qui présentent en soi les plus grands avantages, est la condition « sine qua non » du renouveau de la composition musicale liturgique contemporaine et de son retour à la grande tradition (1).

Etre dans le mouvement ne suppose pas nécessairement la rupture avec le passé, l'abandon des bonnes vieilles traditions, du moins dans ce qu'elles ont de vraiment bon. Nous aimons entendre La Rochelle (cathédrale) nous dire : « La cathédrale de La Rochelle a un répertoire bien spécial et traditionnel, très goûté des Rochelais ». Nous n'attachons d'importance qu'au principe car, sous le couvert d'ancien et de traditionnel, que ne nous sert-on pas aussi ? Le bon et le mauvais, croyons-nous, est de toujours.

(1) Sur ce sujet, voir « Art Sacré », octobre 1935 (article de M. Samson), mai 1937 (p. 145, passage sur la maîtrise de Dijon et le répertoire contemporain), janvier 1938 (la musique contemporaine, par Dom Clément Jacob).

d) LE CANTIQUE POPULAIRE

Nous aimons aussi que Metz nous apprenne, sur un terrain où il y a tant à faire, où l'on parle de tant faire et où l'on fait si peu, que « la Maîtrise a encore apporté tous ses soins à la culture du bon cantique populaire qui, depuis une quarantaine d'années, fait l'objet d'une réforme considérable. Ecartant irrémissiblement les airs de danses, de marches ou de romances, tels que les concevait le P. Lambillotte, elle adopta résolument les œuvres plus récentes et plus artistiques de compositeurs tels que Ch. Bordes, A. Gastoué, F. Brun, etc. Ainsi, à leur suite, elle renouait et continuait la tradition de nos vieux cantiques grégoriens populaires, malheureusement brisée par la Révolution ». (« La Maîtrise de la Cathédrale de Metz », par l'Abbé J. Foedit).

e) LE RÉPERTOIRE PROFANE

Hors l'église — fait nouveau — quelques maîtrises abordent le domaine profane ou quasi profane. Et c'est, de nos jours, une initiative fort utile qui peut à la fois attacher davantage l'enfant à son œuvre, lui donner l'occasion de pousser plus avant sa formation musicale (piano, orgue, instruments) et engager le public à venir l'entendre ensuite à l'église. Albi donne plusieurs auditions par an (« succès partout »).

Les distributions de prix sont, pour Autun, l'occasion d'auditions agréables (œuvres de Franck, Schumann), prélude de celles, de belle tenue, données à l'Hôtel de Ville, où voisinent les noms de Rameau, Weber, Chopin, Fauré, Bolley, Samson, Maurice Gay, A. Alain. La Maîtrise, nous écrit M. le Chanoine Germain, a ainsi « sa place officielle dans la Cité ». Rouen, en ce genre, se distingue en ses concerts spirituels, où nous voyons figurer Fauré, Diabelli, Berlioz, Brahms, Franck, G. Pierné, Lecacheur, D'Indy, Florent Schmitt, Moussorgski, etc. Metz organisa pendant quelque temps des conférences avec chants (1920, M. Gastoué, sur l'Ecole Messine du VIII[e] au XII[e] siècles ; 1921, abbé Villier, réforme du cantique), qui eurent grand succès et constituèrent d'excellents exemples de rayonnement extérieur.

(A suivre).

Bernard LOTH,
Maître de chapelle à St-Etienne du Mont,
Professeur à la Manécanterie
des Petits Chanteurs à la Croix de Bois.

Photo Keystone.

Le triste sort des orgues de Province

Le but de ces notes n'est nullement de faire le procès de la musique d'orgue dans les paroisses de province. On ne pourrait évidemment aboutir à des conclusions fermes sur un tel sujet qu'après une longue et minutieuse enquête dans toutes les régions de France et les divers milieux ecclésiastiques et musicaux. Il serait, en effet, très dangereux de schématiser en l'occurence, non moins dangereux de généraliser et d'étendre à toute la France les observations consignées ici, qui ne concernent qu'une région limitée, à peine un département. J'exposerai simplement certains faits observés de près et que je ne crois pas exceptionnels. Si ces lignes réussissent à attirer l'attention sur quelques points importants et à éveiller de bonnes volontés, elles n'auront pas été inutiles.

C'est dans une petite sous-préfecture de cinq mille habitants que, pendant quatre mois par an, je remplis les fonctions d'organiste, et cela depuis trois ans. Pendant les huit autres mois, les grandes orgues restent muettes... Et pourtant, cette église, dont une partie remonte au XIII^e^ siècle, possède un instrument très important: près de quarante jeux répartis sur trois claviers et un pédalier. Je ne dis pas que cet orgue soit un chef-d'œuvre de la facture française; construit à la fin du siècle dernier, il possède les défauts de son époque. Néanmoins, bien entretenu, l'instrument ne serait pas sans beauté. La musique du XIX^e^ siècle et notamment Franck y sonnerait très bien, et il suffirait d'y apporter quelques retouches pour qu'il fût également apte à l'exécution de la musique ancienne. Tel qu'il est, c'est un des instruments les plus importants de la région. Seulement... seulement tous les jeux de pédale sont inutilisables, l'unique fourniture est injouable et il en est de même du cornet; les accouplements et les tirasses ne fonctionnent pas. Et je passe les cornements, notes muettes et autres accidents de moindre importance. Rien d'étonnant à cela: il y a des années (je n'ai pas pu arriver à savoir combien au juste) que la ville dont je parle ne dispose pas d'organiste. Entendons-nous; je sais bien qu'un professeur de piano de la région avait l'amabilité de venir le dimanche jouer pendant la grand'-messe... Mais que jouait-il? Ceci encore reste pour moi un point obscur. Il est décédé il y a trois ans, et j'ai eu entre les les mains toute la musique qu'il possédait: je n'y ai pas trouvé *un seul* morceau pour orgue... Passons!

L'orgue lui-même, depuis quelque soixante ans qu'il existe, n'a pas été relevé une seule fois. Le cornet et la fourniture n'ont *jamais* été accordés... L'accord annuel des jeux d'anches et de fond devient de plus en plus difficile en raison de la poussière qui atteint dans certains tuyaux trois ou quatre centimètres d'épaisseur. Tout cela ne gêne nullement les paroissiens, dénués de culture musicale: les chorals de Bach sont jugés, bien entendu, difficiles et austères. A un musicien accompli (1^er^ prix du Conservatoire de Paris) qui tient l'orgue dans une importante ville voisine et a l'audace de jouer les chefs-d'œuvre écrits pour son instrument, on préfère unanimement Monsieur le chanoine Untel qui « fait chanter l'instrument avec tant de sentiment! » (on frémit rien que d'y penser). Des réflexions et des faits de ce genre, je pourrais en citer beaucoup; cette bagatelle encore, par exemple : un abbé « très musicien » m'ayant remplacé un jour, j'ai la chance, quelques heures plus tard, de retrouver intacte la registration de la *sortie*. La voici: tous les jeux de l'orgue sans exception, depuis le basson de 16 jusqu'à la voix céleste, tous les accouplements à l'unisson et à l'octave grave et... les deux trémolos.

Ne pensez pas que la ville dont je parle soit une triste exception. Partout où j'ai été dans la région, les intruments, mal entretenus, joués par n'importe qui, tombent en ruine. Un facteur d'orgue, avec lequel je causais, confirma ces pénibles constatations. Nulle part on ne procède aux plus légères réparations; et pourtant, ces quelques milliers de francs qu'on ne trouve pas pour remettre en état les grandes orgues, on les recueille facilement dès qu'il s'agit de doter l'église de statues de plâtre peint ou de mauvais vitraux.

A quoi tient cet état de choses navrant?

Plusieurs causes sont à incriminer, mais la plus grave est, me semble-t-il, l'absence d'organiste dans les petites villes. Notez bien que par organiste je n'entends pas nécessairement un virtuose, un grand maître; on comprend que la place de ceux-ci soit dans les grands centres. Mais toute personne, du jour où elle se charge de tenir l'orgue (fonction qui devrait être toujours, ne fût-ce que modestement, rétribuée), devrait se faire un devoir d'acquérir auprès d'un confrère compétent, quelques notions de la technique très particulière de son instrument, des ressources qui lui sont propres, et de la littérature conçue spécialement pour lui. Muni de ces connaissances élémentaires, les organistes des petites paroisses de province pourraient remplir leur fonction avec goût et exécuter correctement ces ravissantes pièces du répertoire d'orgue classique, dont beaucoup sont accessibles même aux débutants. Et qui ne voit que ces musiciens ne pourraient tolérer des instruments délabrés, ou faux, ou anti-musicaux?

Mais il serait bien inutile de réparer toutes les orgues de France si c'était pour les remettre ensuite entre les mains de ceux qui joueront dessus le *Clair de lune* de *Werther*.

MARINA SCRIABINE.

Th. Hanssen. - Les Béatitudes.

CHRONIQUES

L'Exposition du Pavillon de Marsan

Ce sera un des bienfaits de l'Exposition d'Art Sacré moderne, organisée par J. Pichard, que d'avoir provoqué l'attention et les jugements de la critique indépendante. Une brève revue de Presse est le meilleur compte rendu de cette exposition, en même temps qu'il contribue à faire le point. En ce milieu de décembre où nous devons arrêter notre enquête, les réactions des critiques sont assez diverses déjà. Elles sont significatives, encore que la rapidité avec laquelle il a fallu ouvrir l'exposition ne la rende pas elle-même aussi probante qu'elle aurait pu l'être avec plus de loisir.

La qualité

On se plaît à remarquer généralement la bonne tenue de l'ensemble. De Léandre Vaillat, dans *Le Temps:*

« L'Exposition d'Art Sacré, présentement ouverte au Musée des Arts Décoratifs, est certainement la plus remarquable de celles qu'il nous ait été donné de voir dans cet ordre d'idées depuis plusieurs années... Tous les prêtres de France devraient pouvoir venir au Pavillon de Marsan. Ils y trouveraient de quoi raffermir un goût assez défaillant, car il s'en faut que leur éducation artistique ait été poussée sur ce point...

De Mme Renée Moutard-Oudry, dans *Beaux-Arts:*

« Nous n'affirmerons pas qu'il n'y ait ici que des œuvres de grande classe, mais on commence par être saisi par la tenue générale de cette exposition d'art sacré. Non seulement le style St-Sulpice est bien mort, mais on a judicieusement éliminé les produits d'un amateurisme féminin parfois sincère, farci de bonnes intentions, mais qui a donné naissance à un art douceâtre, sentimental et bêbête.

« Ne doit pas toucher qui veut à l'art religieux. C'est un problème grave qui mérite autant de respect que d'intelligence. On a trop souvent confondu ce qui est simple, vrai, voire d'inspiration populaire, avec des essais maladroits ou enfantins. Il semble bien qu'on ait fait place nette de toutes ces erreurs, ou tout au moins les organisateurs de cette exposition, et il faut les en louer... »

De *Temps présent:*

« L'exposition du Pavillon de Marsan est réconfortante... Eh! il y a encore des artistes qui mettent leurs moyens d'expression au service d'une cause qui les dépasse... Allons! il se pourrait bien, d'ici à quelques années, que ce fût l'art sacré

Rinuy. - St Christophe, vitrail.

qui rénovât l'art laïque, lequel, bien entendu, peut être aussi chrétien que l'autre. »

Espoir qu'il ne faut pas concevoir comme si, aux points de vue des moyens plastiques et de la qualité, il y avait deux arts, l'un sacré, l'autre profane — nous allons y revenir —; mais de tels témoignages sont caractéristiques, et il est très vrai que l'inspiration chrétienne *devrait* exalter les artistes en leurs propres lignes, que traiter les sujets chrétiens *devrait* leur rendre le sens de la grandeur. Dans l'état actuel des choses, malheureusement, ce vœu nous paraît chimérique...

De Brunon-Guardia, dans *L'Intransigeant:*

« Le Musée des Arts Décoratifs ne prête jamais ses salles qu'à bon escient. Cette fois encore l'exposition qu'elles abritent est d'une portée qui passe l'ordinaire... Il semble que l'art religieux français ait fait en quelques années un très grand pas... Voici enfin reprise la vraie tradition, celle qui, dans les limites, d'ailleurs très larges, des exigences liturgiques, met dans la forme et la couleur le reflet spirituel de toute une époque. »

De P. Hermant dans *Le Figaro:*

« Ceux qui doutent de la renaissance de l'art religieux feront bien d'aller visiter cette exposition. Ils y verront non seulement les preuves d'une florissante vitalité, mais ils découvriront aisément, en ce renouveau, un sentiment artistique caractérisé. C'est celui d'une grande époque... »

De L. Paillard dans *Le Petit Journal:*

« ...un accent fort simple, d'une simplicité voulue, cherchée et trouvée, marque l'ensemble de cette manifestation. »

Enfin — pour nous borner — notons les éloges de Mlle de Charnage dans *La Croix* et de R. Galoyer dans *L'Aube.*

Vitalité

Evidemment, cette qualité d'ordre plastique est inséparable de l'inspiration, et on l'a déjà remarqué sous diverses formes, mais il faut y revenir. On se félicite presque unanimement du caractère « moderne » des œuvres exposées.

De Jacques de Laprade dans *Beaux-Arts:*

« Cette exposition est une date. Elle marque la rupture avec les fades créations de l'esthétique sulpicienne. Que près de quatre cents œuvres d'art indépendant traitant des sujets religieux aient pu être réunies au Musée des Arts Décoratifs, voilà qui nous paraît fort important... »

De *La Croix,* sous la signature de L. Brunet:

« L'art sacré moderne!... formule propre à effrayer ceux qui en sont restés aux décors des temps révolus. Mais formule qui justifie magnifiquement l'exposition inaugurée par le cardinal-archevêque de Paris dans une aile du Louvre.

« Tout catholique et tout être sensible à la beauté se doit de contempler ce panorama saisissant des valeurs que les peintres, les imagiers, les architectes, les sculpteurs et les maîtres verriers les plus authentiques peuvent puiser dans le trésor des traditions et des espérances chrétiennes... »

Cependant, il faut bien que l'opinion contraire se fasse jour. Dans *L'Aube,* où avait paru l'article très optimiste de Galoyer, un second article (si complémentaire qu'il en est presque contradictoire) de M. L. Baud, nous paraît de nature à provoquer de fâcheuses confusions. L'auteur écrit: « Nous n'aimions certes pas les sottes fadeurs qui, trop longtemps, ont déshonoré nos églises, et nous avons applaudi aux invectives de Huysmans... Pourtant ces choses, dans leur platitude, avaient une espèce de modestie qui finirait par nous les rendre reposantes quand nous les comparons aux outrances d'aujourd'hui. Trop d'œuvres ont, dans la laideur, une prétention et une recherche systématique qui les rendent insupportables. » Eh bien! non: ce qui est mauvais reste mauvais, et, après tout, l'outrance vaut la sottise.

De même, faire état d'une déclaration comme celle-ci: « Les gravures de Rembrandt, les jeunes n'en veulent plus: ils les vomissent », est injuste: s'il y a des jeunes artistes pour avoir

Pierre Dubois. - Mosaique.

de pareilles idées, ces jeunes gens-là sont des nigauds, et il n'y a rien à en dire de plus.

Enfin, taxer de « dévotion du jamais vu » et de « hantise de l'inédit » le désir de renouvellement des artistes contemporains entraîne d'injustes confusions: que ces artistes soient trop souvent affectés d'une certaine instabilité (plus ou moins recherchée) cela peut bien provenir d'un goût exagéré de l'inédit, mais cela peut être aussi la rançon de cette volonté de renouvellement qui est une des conditions essentielles de l'art: il n'est d'art que l'art vivant, et l'intime renouvellement d'un être est l'expression et la condition mêmes de sa vie. Un art vivant est toujours un art nouveau.

Cela ne veut pas dire que nous fermions les yeux sur certains dangers trop réels et trop graves. Nous sommes beaucoup moins assurés que M. Brunon-Guardia *(L'Intransigeant)* de « l'accord complet, absolu, l'accord naturel entre l'esprit créateur de l'artiste contemporain et le caractère spirituel de l'œuvre qu'on peut attendre de lui... » Si cet accord « naturel » existe chez certains grands artistes qu'il nomme à juste titre, il faut reconnaître qu'il reste généralement assez artificiel chez les artistes d'un talent moyen. Et nous sommes, en un sens, beaucoup plus près du jugement sévère de Jacques de Laprade *(Beaux-Arts)*: « Entendons cette exposition comme un point de départ plutôt que comme un bilan... Ne nous étonnons pas de ne pas enregistrer un succès absolu...

« Du moins pouvions-nous souhaiter que les artistes plus particulièrement épris de thèmes religieux nous conduiraient à pied d'œuvre et laisseraient voir dans la maladresse de l'exécution une attitude parfaite de l'esprit. Sur ce point aussi nous avons été détrompés. L'art religieux contemporain semble s'attacher, lui aussi, uniquement à la culture de quelques dons particuliers. Un art de goût, un art de mode. Ce propos est, si l'on songe à chaque cas particulier, injuste et cruel. C'est cependant l'impression d'ensemble qui se dégage de cette exposition. Ici aussi on semble fuir les vrais problèmes pour des grâces inutiles. »

Bilan?... Cette exposition nous paraît l'être en ce sens qu'elle résume trente, quarante ans d'efforts. Il y a « un art chrétien moderne », au bon sens du mot. Une telle exposition n'eût pas été possible il y a seulement quinze ans. Constatation qui nous oblige à nous retourner avec reconnaissance vers les grands initiateurs. « Lorsque Maurice Denis et Desvallières, dont il ne faut jamais oublier les éminents services, écrit Pierre du Colombier dans *Candide*, ont entamé leur croisade en faveur de l'art religieux, on pouvait prétendre à une incompatibilité entre cet art et l'art laïque alors régnant. Mais ces temps sont passés. » Ils étaient presque seuls; les églises que l'on pouvait désigner comme des réalisations suffisamment mûres dans la modernité étaient très peu nombreuses. Aujourd'hui, il y a quantité d'artistes et d'œuvres à citer.

Néanmoins cette exposition est bien « un point de départ plutôt qu'un bilan ». Dégageons les leçons du bilan pour progresser dans les bonnes directions. Les critiques les plus sévères n'ont pas été les moins clairvoyants. Et même, les indications vraiment utiles, vraiment précieuses, c'est le plus souvent, dans des articles dépourvus d'indulgence que nous les trouvons. D'ailleurs ils ne sont pas le fait d'adversaires, mais d'amis exigeants, soucieux de l'avenir. En dépit de ce qu'il y a de trop sommaire (et donc d'injuste) dans certaines conclusions, il faut dire que l'essentiel de la vérité sur l'état présent de l'art chrétien y est exprimé.

Odette Bourgain. - Le matin de Pâques.

Succès dans les arts appliqués et l'architecture

Très généralement, on a été frappé de l'excellente qualité des réussites dans le domaine des arts appliqués: « Une fois de plus, toute l'attention est retenue par les objets d'art appliqué, les ornements, les objets du culte, les céramiques, œuvres qui sont tout de même soutenues soit par leur base liturgique, soit au moins par leurs qualités techniques, ces charpentes spirituelles et matérielles qui, depuis si longtemps, font défaut à la peinture religieuse. » (J. Lassaigne, *Revue hebdomadaire*).

« C'est sans doute dans les œuvres artisanales que les progrès sont le mieux marqués, » note de même Bernard Champigneulle dans *Le Mercure*. Et Yves Sjöberg, dans *Temps Présent:* « Disons que l'architecture, la sculpture et les arts appliqués (orfèvrerie, chasublerie, ferronnerie, céramique) sont nettement supérieurs à la peinture. »

« La peinture (contemporaine), remarque Jacques de Laprade, souffre, lorsqu'elle aborde le thème religieux, de ses propres désordres. »

On voit un gage d'espérance dans la saine objectivité née des destinations précises et du respect des lois qu'imposent les techniques et les matières employées. (Louis Chéronnet, Léandre Vaillat, R. Galoyer) « Dans le sens du sérieux, on ne saurait nier le progrès accompli, surtout en architecture. » (P. du Colombier, *Candide*) Mme Gilles-Delafon commente avec sympathie dans *Beaux-Arts* les œuvres des architectes Rouvière, Vidal, etc. et le projet de Pingusson. Toutefois elle remarque que ce dernier est plus préoccupé de mise en scène que d'atmosphère. P. du Colombier écrit de même: « Son église de Jésus ouvrier est combinée, trop exclusivement sans doute, car l'artiste est toujours sectaire, pour l'éclat des cérémonies, sans

Chagall. - L'Agneau Pascal et l'Ange exterminateur (lithogr.).

que l'autre problème, celui de l'atmosphère intérieure convenant à la dévotion personnelle, ait été suffisamment considéré. »

Dans ce cas, les critiques sont sans doute trop rigoureux; ils doivent prendre garde à tout ce qu'il y a de coins et de pénombre dans le projet de Pingusson (cf. *L'Art Sacré* de novembre 1937). Nous commençons à savoir aussi par expérience combien il est difficile d'imaginer l'atmosphère de l'architecture religieuse vraiment nouvelle, d'après les projets, et même d'après les photographies les plus parlantes. Ces documents la font ordinairement paraître plus sèche qu'elle n'est.

Nous sommes étonnés de ne pas voir d'allusion, dans les comptes rendus de presse, aux grands problèmes de l'architecture religieuse contemporaine et au retard de la France en cette voie, par rapport aux pays germaniques surtout. Le projet de Pingusson a justement un intérêt considérable dans cet état de choses.

Mais il est certain que les architectes les plus modernes ne paraissent pas assez soucieux de certaines valeurs délicates et profondes, d'exigences de l'âme religieuse, et on le sent plus ou moins confusément. — Il en est ainsi dans toutes les techniques.

Les arts plastiques

Dans les sections de peinture, de sculpture, de gravure, on se réjouit de voir des œuvres de grands indépendants, de Chagall, Derain, Dufresne, Utrillo, Warocquier notamment. Louis Chéronnet écrit dans *Marianne:* « Les arts plastiques sont dominés par les œuvres de Rouault, de Warocquier, de Desvallières, qui, tous trois, avec des tempéraments fort différents, ont su exprimer une foi qui ne connaît pas de repos et ne peut exister que dans l'exaltation. Rouault, c'est le tragique aux profondeurs tour à tour sombres et fulgurantes, avec un amour violent comme la haine, qui stigmatise le mal et connaît le tourment jusque dans l'idéal du beau et du bien; Warocquier c'est la souffrance sanctifiante, la douleur extatique, l'illumination née de la vie intérieure et de la macération; Desvallières, c'est l'explosion lyrique et triomphante, le tumulte d'or heureusement orchestré à la gloire de Dieu, des Saints et des Bienheureux. »

Voici bien une des leçons que M. de Lapalisse tirerait de l'exposition, mais dont le public ecclésiastique ne s'avise pas assez: si l'on veut de grandes œuvres, il faut s'adresser aux grands artistes. Du Colombier ne manque pas de rappeler le cas de Charles Dufresne, « mourant sans que l'Eglise ait songé à utiliser son talent de décorateur... En ce moment, la vieille maison Susse a pris l'initiative de convier dans ses galeries la fleur de la jeune sculpture française: Auricoste, Belmondo, Caujan, Dideron, Damboise, Yencesse (Couturier, Ozouf), bien d'autres encore. Ce ne sont que bustes et femmes nues. Pourquoi pas des Vierges et des anges? » — Chacun se félicite du choix qu'a fait le directeur des Beaux Arts de Gimond pour la statue de Saint Thomas d'Aquin offerte à l'Ambrosienne de Milan. Une telle expérience pourrait être répétée avec autant de succès en s'adressant à bien d'autres artistes. Et nous avons tort de parler *d'expérience:* dans bien des cas, les expériences

Rouault. - Piéta. Editions Vollard

ont été faites; on peut savoir dans quel ordre d'idées faire des commandes religieuses à beaucoup d'artistes: ils ont suffisamment manifesté la nature de leur propre génie, — on savait, par exemple, que Gimond ferait un beau Saint Thomas.

Il n'en est pas moins certain que, comme disait tout à l'heure Laprade, « La peinture souffre lorsqu'elle aborde le thème religieux, de ses propres désordres », — et de même certaine sculpture. La pauvreté ou le trouble de la vie spirituelle s'y font sentir d'une façon plus flagrante que dans l'architecture. Aussi l'exposition pose-t-elle un très gros problème au chrétien qui comprend dans toute leur force les exigences d'un art vivant et celles d'une expression vraiment pure et haute des valeurs spirituelles. Problème que cependant peu de critiques semblent avoir vu, car la plupart sont peu exigeants en fait de vie chrétienne, ou plutôt ne conçoivent cette vie que pathétique. Ce problème a été fort bien formulé par l'anonyme qui signe « Synchrone » dans *Temps Présent*. « Tout cela, remarque-t-il, fait actuel et vivant, non parce que cela innove ou est spécifiquement chrétien, mais parce que cela brise la glace entre ce qui se voit hors de l'église et ce que l'on rencontre à l'église. Mais, avouons-le, c'est l'église, plutôt, qui descend sur le forum que le forum qui monte vers l'église. C'est le profane qui intègre le religieux. Le contraire serait un miracle que je souhaite. » Qu'un souhait pareil soit paradoxal aujourd'hui, qu'il faille un miracle pour le réaliser, voilà bien le drame de l'art sacré moderne.

Un art vraiment sacré ?

« Art sacré moderne », tel est le titre de l'exposition. Et Pierre du Colombier s'en félicite. « *Art sacré*, écrit-il, c'est-à-dire un art soumis à un certain nombre de règles liturgiques et de règles de convenance bien définies et d'ailleurs fort simples, qui le rendent apte à pénétrer dans le sanctuaire. *Art religieux*, au contraire, expression terriblement vague et qui fait intervenir un sentiment variable suivant les temps. L'abus qu'on en fait n'a pas peu contribué à écarter les artistes modernes. On les persuade et ils se persuadent de leur indignité. On se convainc et on les convainc qu'il existe comme un répertoire de formes et de couleurs propres à l'art qui veut se mettre au service de l'Eglise. »

La distinction entre art « sacré », c'est-à-dire ayant une fonction liturgique, et art « religieux » en un sens plus large, c'est-à-dire traduisant un sentiment religieux, nous a toujours paru une des plus importantes.

Quantité d'œuvres de l'exposition, tout en étant bien de ce temps, sont certainement « sacrées », car elles sont « aptes à pénétrer dans le sanctuaire ». Mais combien d'autres y détonneraient! Il ne faudrait pas se dire: le sentiment religieux, personne n'est d'accord là-dessus, et du moment qu'on se soumet à ces quelques règles liturgiques si peu nombreuses, si peu gênantes, nous n'avons qu'à faire de la bonne peinture, de la bonne sculpture et ce sera « sacré ». — Du Colombier a bien raison d'affirmer que ces règles sont peu nombreuses et très simples, et qu'il ne s'agit pas d'adopter je ne sais quel style convenu ni quels airs de componction pour pénétrer dans le sanctuaire; seulement il a soin d'ajouter qu'il faut observer des « convenances ». Or ces convenances sont telles qu'elles exigent ce sentiment « religieux » qui lui paraît « terriblement vague ». Nous savons qu'il n'est pas vague du tout. On ne peut pas le mettre en formules de style plastique ni en règles que des mots expriment adéquatement, mais il n'est pas plus « vague » que les autres valeurs spirituelles, celles de la poésie, par exemple. Quiconque a le regard spirituel ouvert le discerne, et du Colombier le sait mieux que personne. C'est de ces valeurs religieuses qu'il faut impérieusement rétablir les droits; la plupart des critiques d'art n'ont pas l'air de s'en soucier et les artistes qui travaillent pour l'Eglise les ignorent trop souvent.

M. Denis. - Illustration pour Thompson (litho., épreuve d'état).

Le problème se complique et devient tout à fait passionnant lorsqu'on remarque qu'elles éclatent de tous côtés en notre époque, sous des formes plus ou moins déviées ou excessives, qui émeuvent les uns, scandalisent les autres, qui en tous cas correspondent avec une sincérité douloureuse au sentiment personnel de l'artiste, en ce qu'il a de plus original, mais n'ont plus aucun rapport avec ces caractères de pureté, de paix, de confiance, de joie qui dominent dans la liturgie. Nous pensons plus particulièrement à Rouault et à Warocquier. Jusqu'à quel point est poussé le paradoxe de l'art religieux moderne! On doit se demander si les maîtres en qui un sentiment religieux certain jaillit le plus intensément, comme un cri, pourraient intégrer leurs œuvres sans disparate dans cette grande archi-

Jean Hugo. - Un ermite. Photo Marc Vaux.

tecture de prière que l'Eglise élève en sa liturgie.

Jacques Lassaigne ne paraît pas en douter. « Je ne comprends pas, dit-il dans la *Revue hebdomadaire*, qu'on n'ait jamais donné de commandes à un esprit aussi *religieux* que Rouault. » Nous soulignons *religieux*. C'est de cela qu'il s'agit. Trop de critiques ne se placent qu'au point de vue du goût et du talent. Au vrai, le problème est surtout spirituel. « Je ne vois pas, ajoute Lassaigne, pourquoi on n'en donnerait pas aussi (des commandes) à Chagall (l'ancien testament fait bien partie aussi du patrimoine chrétien), puisqu'il est en train de donner un tel exemple d'art religieux avec la Bible gravée à laquelle il travaille depuis des années. »

Lassaigne pousuit: « Généralement intervient ici un malentendu qu'il faut une fois dissiper. On redoute que ces grands artistes ne soient pas fidèles à la lettre de la doctrine ou de sa représentation symbolique et on leur préfère d'autres artistes qui, eux, font partie de l'Eglise militante et font d'avance des tableaux liturgiques mais médiocres. Cela me paraît absurde. Je suis sûr qu'il suffit de donner à un grand artiste (laïquement parlant) l'occasion de réaliser une œuvre religieuse déterminée, pour qu'il s'applique, avec une conscience dont je me porte garant, à la réaliser, dans son esprit le plus totalement liturgique. Au surplus, n'est-ce pas là *le rôle même de l'Eglise de les instruire* de la réalité de ses dogmes comme de leur vérité. »

Evidemment. Mais à la condition que les ecclésiastiques qui expliquent à l'artiste les « convenances » spirituelles du sujet à traiter, de toute l'atmosphère liturgique dans laquelle l'œuvre devra vivre et de la psychologie des fidèles qu'il faut « aider à prier », ne rencontrent pas chez l'artiste de préjugés invincibles. Souvent il n'y aura que certains sujets qui conviendront aux pentes de son esprit; il n'y aura que certaines parties, un peu écartées, de l'église, où son œuvre touchera ceux qu'elle peut atteindre; elle sera sans doute trop singulière, trop peu « catholique », c'est-à-dire qu'elle ne naîtra pas d'une vie assez pénétrée par la prière collective de l'Eglise, pour convenir au sanctuaire lui-même. Ainsi pensons-nous être d'accord avec Lassaigne, qui continue ainsi: « Deuxième objection: on dit que ces artistes ayant déjà une conception géniale, donc nouvelle, du monde, ne peuvent encore être compris que de quelques-uns et risquent de faire le scandale des autres. C'est ainsi qu'on reproche à Rouault des outrances et une violence qui font son style, ce style qui me paraît, au contraire, son arme la plus directe pour toucher la foule. Il ne s'agit pas, je le répète, de prendre un tableau quelconque de Rouault et de le placer dans une église, mais de lui faire faire pour un endroit précis un vitrail, une mosaïque ou une peinture murale sur des thèmes déterminés. Cela n'a jamais été tenté — et on a tenté tant de choses sans avenir! — mais je crois que les résultats pourraient être magnifiques. »

Oui, on a tenté tant de choses sans avenir! Et il est bien entendu que les réserves que nous faisons, en maintenant, prêtres que nous sommes, les exigences d'un art SACRÉ, ne doivent pas être exagérées, ne sont pas du tout dans la ligne de Beuron, ne demandent aucun compromis, ne doivent surtout pas être exploitées au profit de l'académisme, des fadeurs et des abstractions qui déshonorent le sanctuaire. La médiocrité n'est jamais chrétienne. L'abstraction ne l'est pas, car le Verbe s'est fait chair. L'académisme réalise des œuvres bien plus discordantes que les indépendants les plus audacieux, parce qu'il a perdu le sens plastique. Pour servir l'Eglise, il faut d'abord *être*, — être vivant. Cette exposition aura montré que beaucoup de vie revient au service de l'Eglise. Il lui manque trop encore d'être une vie véritablement priante, et priante dans la liturgie.

A. S.

Poèmes de Thomson.

Exposition Maurice Denis

Nous n'avions pu, dans notre numéro de décembre, consacré à la manifestation du Pavillon de Marsan, rendre compte de la dernière exposition de Maurice Denis; à la galerie Druet. Maurice Denis s'était plu à montrer parmi ses dernières œuvres quelques-unes des toutes premières. On y voyait bien, en dépit d'une évolution qui est notoire, la continuité de ses pensées, de ses préférences et de ses dons: il y avait là « le Mystère Catholique » qui est de 1891, un étrange paysage marin, noir et rose, qui est de la même époque, un plafond dont le dessin décoratif est d'une élégance charmante, un très beau paysage d'Espagne, plus récent, et parmi les toutes dernières œuvres, une belle Nativité. De petites esquisses de plages dans leurs dimensions minuscules, laissaient reconnaître l'héritage authentique des rythmes de Nicolas Poussin, quelque chose de leur ampleur, de leur générosité. Il y avait là aussi d'admirables lithographies qui doivent illustrer une très belle traduction des poèmes de F. Thompson par Mme Maurice Denis (Editions Vollard).

fr. M.-A. C.

M. Denis
(épreuves d'état).

Tentation d'Eve.

Marionnettes et théâtre religieux

Au Prisme, très modeste salle de spectacle située dans un bien curieux passage de la rue d'Odessa (vrai décor pour Baty) et que connaissent les habitués des séances de vitrau-magie de notre ami Pol Dives, dont l'humour est tout teinté de poésie, Blattner a monté de très remarquables tréteaux pour marionnettes.

On ne fait pas chez nous aux marionnettes la place qu'elles méritent. Et pourtant, l'exemple et le succès si inattendu de Mickey au cinéma nous ont montré ce que l'art et la poésie pouvaient attendre de personnages artificiellement animés.

Je pense que la marionnette convient particulièrement a l'interprétation du théâtre religieux. C'est aussi l'opinion d'Henri Héraut. Et il a composé pour les petits acteurs de bois deux pastorales de Noël, d'esprit d'ailleurs assez différent. L'une d'elle est destinée aux enfants; c'est de beaucoup celle que je préfère. D'ailleurs, les enfants ne demeurent-ils pas encore les meilleurs — presque les seuls — amis de marionnette.

Blattner a monté ce spectacle avec un soin admirable. Il avait d'ailleurs, pour le servir, une série de poupées composées spécialement pour la pièce de Héraut par une jeune artiste suisse de très grand talent, Mme Weber. Le dialogue est familier, subtilement cocasse par endroits, tendre aussi et grave à l'occasion. Les marionnettes se trémoussent avec ce mélange de vivacité et de nonchalance qui leur est propre. La musique a beaucoup de charme. Tout cela est coloré, bariolé. Je suis sûr que quantité d'enfants prendraient à ce spectacle de Noël un plaisir d'une belle qualité.

Et puisque je parle de marionnettes et en même temps d'art sacré, comment ne pas souhaiter revoir ce mystère d'Adam, traduit et mis en musique par P.-A. Birot et qu'avait monté jadis si parfaitement Roger Roussot. Voilà l'exemple d'une œuvre puissante, mise à notre portée par un grand poète qui, certes, n'est pas un spécialiste de l'art religieux, mais qui a apporté à ce travail le soin et le respect qu'un artiste véritable apporte toujours à ce qu'il fait.

JOSEPH PICHARD.

La mort de M. F. Engerand

Député du Calvados de 1902 à 1936, Fernand Engerand ne s'intéressait pas seulement aux électeurs de sa circonscription. A la fin de son mandat, il s'était attelé à une besogne qui l'avait bien vite passionné: recenser tous les trésors artistiques des églises du Calvados. Il s'était aperçu qu'elles renfermaient, littéralement, des milliers de merveilles ignorées; il avait entrepris de les inventorier, de les photographier. Il s'était fait l'apôtre de cette prise de conscience artistique et il avait fondé « les Trésors d'art » de la France pour inciter les amateurs — dans tous les sens du mot — à étendre ce travail pieux à tous les départements (cf. *L'Art Sacré,* février 1937).

Il est mort le 8 novembre, vers la fin de l'après-midi: il était venu exposer l'intérêt et les méthodes de son travail au Comité Catholique National des Loisirs et nous avions tous admiré la précision et l'alacrité d'esprit de ce vieillard qu'un grand amour avait gardé étonnamment jeune. A peine avait-il cessé de parler que nous l'avons vu s'affaisser, terrassé par une crise cardiaque. Littéralement, les derniers moments de sa vie avaient été consacrés aux Trésors d'art de la France.

A.-M. R.

Bibliographie

NOS EGLISES, Liturgie, Architecture moderne et contemporaine, mobilier, peinture et sculpture, par **Dom E. Roulin**, bénédictin de l'abbaye d'Ampleforth, 1 vol. in-8°, 896 pp., 770 illustrations. Lethielleux, édit.

Voici un ouvrage bien déconcertant. On voudrait le recommander à cause des services d'ordre liturgique qu'il rendra, de la conscience avec laquelle il a été fait, de la somme considérable de travail qu'il représente. Mais le choix des illustrations et les jugements artistiques y sont stupéfiants. Or le souci de l'auteur est justement la formation artistique des clercs.

Il a beaucoup voyagé ; il a une formation technique d'architecte ; il a vu quantité de choses ; il est même matériellement informé de beaucoup de réalisations modernes ; il y serait volontiers sympathique ; il n'a pas de parti-pris ; il est sensible à beaucoup de qualités qu'il souligne. Mais dès qu'une masse, une surface, un accord de lignes ont quelque éloquence, montrent une simplicité harmonieuse, une netteté et une franchise semblables à celles des choses anciennes, il se plaint de « matérialisme », il lui semble que « la recherche du caractère religieux a été bannie », il crie au « genre frondeur qui convient à un temple protestant ». Quand la peinture est vraiment de la peinture, elle est « troublante ». En revanche les affectations les plus mièvres sont louées, comme les fadeurs, les originalités gratuites, les stylisations arbitraires qui font « moderne », le schématisme indigent. Les chromos les plus désolants sont vantés pour leur sérénité religieuse. Beuron, Maria-Laach, Maredrets sont présentés comme l'idéal. Des projets d'architecture d'une complication vraiment ahurissante, comme ceux de la page 49, sont loués comme offrant « un équilibre remraquable, de belles surfaces simples... » (p. 53). Un tel ouvrage donne parfois l'impression que les mots n'ont plus de sens ou qu'il y a un certain monde de l'art religieux qui appartient à une autre planète que la nôtre.

Ce livre répondait à un besoin. Dans le clergé, particulièrement dans les séminaires, on désirait un manuel des arts sacrés. Celui-ci renseignera sur les exigences liturgiques ; malheureusement il risque de vicier le goût dans le sens même où la production courante prétendue pieuse ne l'oriente que trop.

P.-R. R.

L'ARTISAN LITURGIQUE, oct.-déc. 1938.

Ce numéro présente d'abord longuement l'œuvre d'un sculpteur belge, Octave Rotsaert. Mais l'apport vraiment intéressant et utile est une documentation relative à l'art religieux en Autriche, présentée par Bruno Rivière. On ne nous dit rien de l'état actuel des choses, sur lequel il est très difficile d'être renseigné. Que vaut, hélas ! la conclusion de cet article : « L'architecture religieuse est en bonne voie en Autriche » ? Ce qui est certain c'est qu'elle était en une voie excellente il y a peu de mois. Quelques bonnes photographies d'œuvres de Holzmeister et de Kramreiter montrent quels espoirs on pouvait fonder sur de tels artistes. L'œuvre du premier, dont il nous faudra reparler dès que l'occasion s'en présentera, est considérable depuis 1922, non seulement en Autriche mais en Allemagne (St-Adalbert de Berlin, Brotdorf dans la Sarre, restauration de l'église St-Georges de Cologne, etc.). Œuvre extrêmement variée, remarquable par l'objectivité des partis adoptés, leur simple franchise, par le sens des volumes et l'adaptation au paysage, au site urbain. Kramreiter, plus jeune, est l'auteur de l'église commémorative du chancelier Dollfuss et de l'église de la Paix, à Vienne. Cf l'article de Germaine Maillet dans « l'Art Sacré » de février 1936.

HET GILDEBOEK, juillet 1938.

Article de Dom A. Beekman sur le frère Franz Mes, ce convers bénédictin de Wisques dont on a plusieurs fois eu l'occasion de voir des œuvres à Paris même (cf. Art Sacré de janvier 1937). Etude de J.-H. Hendricks sur deux églises de l'architecte Boosten, St-Hubert de Beck-Genhout et St-Gérard de Heerlen, deux monuments bien remarquables par des qualités analogues à celles que nous admirons chez Holzmeister, et qui méritent l'épigraphe de Hello : « Je veux que l'art cesse d'être le déguisement de l'homme, pour devenir son expression ». Dans l'église de Heerlen, une grande décoration de Charles Eyck, très habile et puissante, d'esprit baroque, qui paraît fort remarquable.

Notes et Informations

En novembre et décembre, plusieurs expositions intéressant l'art chrétien ont eu lieu à Paris.

Dans l'hôtel des cardinaux de Rohan, évêques de Strasbourg, les tapisseries du XVII[e] siècle tissées pour Notre-Dame de Paris et que ces évêques ont obtenues au XVIII[e] siècle pour leur cathédrale, où elles sont encore conservées. Tenture admirable et variée dont les deux premières pièces, la Nativité et la Présentation de la Vierge, ont été dessinées par Philippe de Champaigne en 1636. « Deux nobles, humaines et charmantes compositions, écrit Guillaume Janneau dans « Beaux-Arts », d'un réalisme très direct, aux détails pleins de bonhomie, mais d'un sentiment plein de dignité ». On ne sait de qui sont les cartons des douze autres pièces, sans doute un disciple de Simon Vouet. « Une intention et même une technique picturale nettement caravagiennes s'y affirment d'une manière flagrante ».

Chez Billiet, une exposition de Mazetier, qui tente une sorte de surréalisme d'intention chrétienne.

Chez Mme Lucy Krogh, Lagage, jeune peintre flamand, dont c'est à Paris la seconde exposition, qui est très possédé par ce sens de la misère humaine fréquent en son pays.

Dans l'hôtel de Mme Nozal, 52 rue du Ranelagh, des gravures et médailles de Julie et Jacques Nozal, des peintures de Simone Pezieux-Raffin, des sculptures de Zanic-Armel Beaufils, tout cela assez académique.

A la Propagation de la Foi, 5 rue Monsieur, une exposition du peintre annamite Lé-Van-Dé, exposition qui ne dura qu'un jour.

L'exposition du Pavillon de Marsan est prolongée jusqu'au 15 janvier 1939. Elle s'est enrichie du Saint Thomas de Gimond, arrivé de la fonte, et de la petite section de Suisse romande. Durant les fêtes, on y verra un arbre de Noël, des crèches, des marionnettes et des santons.

Les vitraux exécutés par douze artistes pour les fenêtres hautes de la nef de Notre-Dame de Paris au printemps de 1937 et qui ont décoré l'église du Pavillon Pontifical de l'Exposition, devenu Pavillon Marial en 1938, ont été remontés à Notre-Dame au début de décembre. Nous avons dit ce que nous en pensions dans le Guide du Pavillon Pontifical (numéro de juillet 1937). On verra que nous formulions nous-mêmes quelques réserves à leur endroit, mais il nous paraît qu'ils sont dans l'ensemble une réussite. C'est bien l'opinion dominante, et l'on s'étonne de l'indignation manifestée par quelques critiques tels que M. Carlier et M. Christian Mégret. Leur campagne a provoqué de toutes parts une réaction en faveur de ces vitraux. Citons particulièrement les articles de Louis Vauxcelles dans « Excelsior » du 13 décembre, de R. Escholier dans « Le Journal », de Louis Gillet dans « l'Epoque », de Desvallières, Denis et Othon Friesz dans « le Figaro » du 17 décembre. Ce matin-là, le Cardinal et la Commission des Monuments Historiques ont été revoir ces vitraux. Ils ont décidé, conformément au bon sens, de les laisser en place ; on y apportera seulement des retouches de détail. La campagne se poursuit pour et contre, au moment où nous mettons sous presse.

Auguste Perret a été chargé de construire une église importante à Carmaux ; il intègre dans sa composition une église du XIII[e] siècle.

Jean Bernard, fils du sculpteur Joseph Bernard et auteur d'une illustration fameuse de l'Evangile selon saint Jean (« Art Sacré » de février 1937), est chargé d'exécuter une fresque dans l'église Saint-Antoine de Padoue à Paris.

M. et Mme Hébert-Stevens organisent une exposition de la tapisserie et du vitrail, qui doit ouvrir au Petit-Palais le 2 juin 1939.

M. Lavanoux, architecte d'origine française, directeur de « Liturgical Arts », la belle revue américaine d'art chrétien dont nous avons souvent rendu compte, a fait un voyage en Europe. Il a bien voulu nous rendre visite et, avec quelques amis que nous avons réunis, nous avons pu constater quelle identité de vues règne en ces délicates matières entre « Liturgical Arts » et « l'Art Sacré », combien les difficultés se ressemblent des deux côtés de l'Océan et quels espoirs on peut fonder pour un renouveau de l'art religieux sur le clergé et les artistes des Etats-Unis. Il était bien intéressant aussi de contrôler nos propres impressions sur les arts de l'Europe par le jugement d'un Américain. Cette rencontre est certainement le point de départ d'une vraie collaboration entre les deux revues.

VIERGES

CHRISTS

BOIS — IVOIRE

A. REVET

MAITRE-IVOIRIER-SCULPTEUR

Diplôme d'Honneur à l'Exposition Internationale 1937

2, RUE FRANCHE-COMTÉ, PARIS (3e)

Téléphone Archives 50.05

REPRODUCTION D'ANCIEN DE TOUTES ÉPOQUES
(Grand choix en magasin)

RESTAURATION D'OBJETS D'ART

STATUES en BOIS pour ÉGLISES et CHAPELLES

CIMENT PORTLAND
ARTIFICIEL
"ROC"

PLATRES LUTECE

BRIQUES DE PAREMENT
DE CORMEILLES

APPAREILS SANITAIRES
ET TOUS MATÉRIAUX

LAMBERT FRÈRES & CIE

Société en commandite par actions au capital de 27.500.000 f.

Siège Social : CORMEILLES-en-PARISIS (S.-et-O.)

Direction Commerciale :
27, rue de Lisbonne — PARIS

Avec un

BILLET DE GROUPE

SUR DIX PERSONNES
5 *voyagent gratuitement*

Si vous êtes 9, 8, ou même 7 personnes qui devez voyager ensemble, vous avez intérêt à demander un billet de groupe.

En payant pour 10, vous y gagnerez encore.

Le billet est valable 20 jours.

Différentes classes de voitures peuvent être choisies par les divers membres du groupe.

Des formules de demandes sont à votre disposition dans les gares.

SOCIÉTÉ NATIONALE
DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS

BIAIS
FRERES ET FILS
74 RUE BONAPARTE - PARIS

FABRICANTS DE
CHASUBLERIE
ORFEVRERIE
AMEUBLEMENT
BRONZES
LINGERIE

Société de Construction

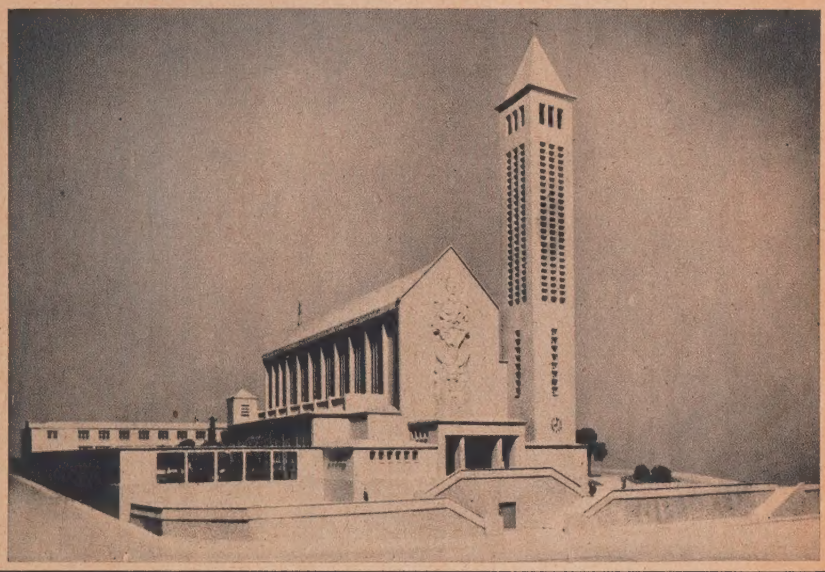
BAFFREY - HENNEBIQUE

1, Rue Danton - PARIS — Danton 96-10 et 11

Entreprise Générale
Fondations par pieux
Maçonnerie

●

Béton ARME VIBRE
Béton BOUCHARDE
Béton SABLE



L'HELIOGRAVURE
est véritablement un procédé
artistique peu coûteux

◆

Pour vos : IMAGES CARTES POSTALES
ALMANACHS – CALENDRIERS – BULLETINS
et tous vos Imprimés Illustrés

ADRESSEZ-VOUS A
HELIO NE A
qui imprime la Revue L'ART SACRÉ

1, Place Paul-Painlevé — PARIS (5e)
Téléphone Danton 83-84

ou 93 à 97, rue du Chevalier-Français
LILLE (Nord)
Téléphone : 533-73

Le seul chauffage rationnel

DES EGLISES, CHAPELLES, SALLES PAROISSIALES, etc... etc., PAR LE GENERATEUR
A AIR CHAUD PULSÉ :

AEROCALOR

sans eau ni vapeur. Mise en régime très rapide, répartition parfaite de la température, grande facilité de conduite, économies, aucun risque de gel.

Nombreuses références : Eglises de Solesmes, de Puteaux, Notre-Dame de Trévoix à Troyes, Saint-Thomas à Reims, Cathédrale d'Argentan, de Gilley, Chapelle de Bicêtre, etc., etc.

Envoi gratuit de notre documentation.

S.A.C. SOCIÉTÉ des APPAREILS MODERNES de CHAUFFAGE
21 bis, Rue LORD-BYRON - PARIS (VIIIe)

Fernand Py. Saint Sébastien.

Hélio N. E. A., 95, rue du Chevalier-Français, LILLE

Le gérant : J. LHOMME.